

En page 5 :
LES SALONS DES ARTISTES FRANÇAIS
ET DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE
PAR
LOUIS VAUXCELLES

LES ALLEMANDS A LA CONFÉRENCE DE VERSAILLES

EXCELSIOR

10^e Année. — N° 3.085. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes.
Pierre Lafitte, fondateur.

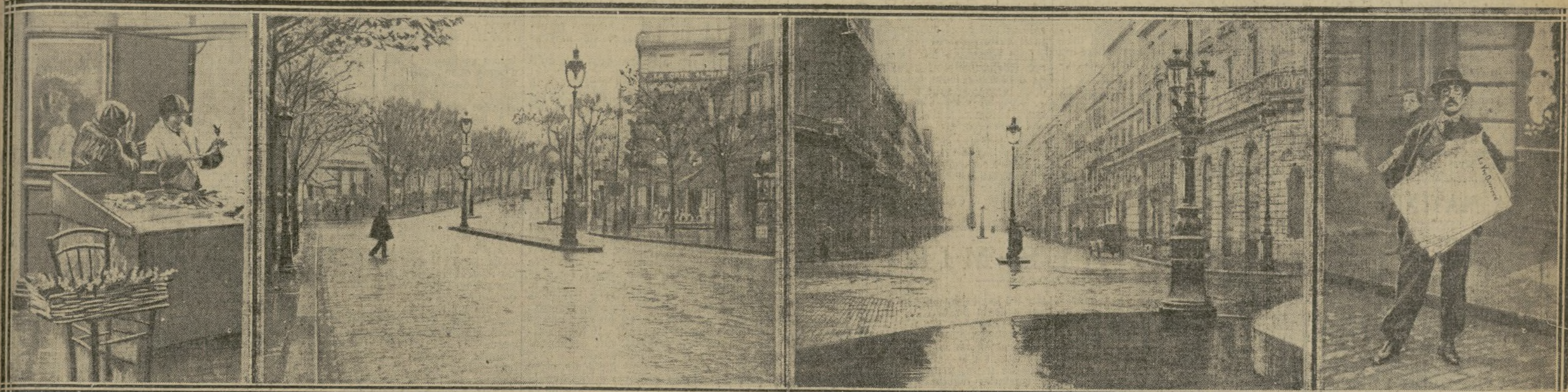
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON
Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris.
20, rue d'Enghien, Paris.

JEUDI 1^{er} ET
VENDREDI
2
MAI
1919

La clémence
vaut mieux que
la justice.
VAUVENARGUES.

LA JOURNÉE DU 1^{er} MAI A PARIS

INSTANTANÉS PRIS PAR LES PHOTOGRAPHES D'« EXCELSIOR » LE MATIN ET L'APRÈS-MIDI

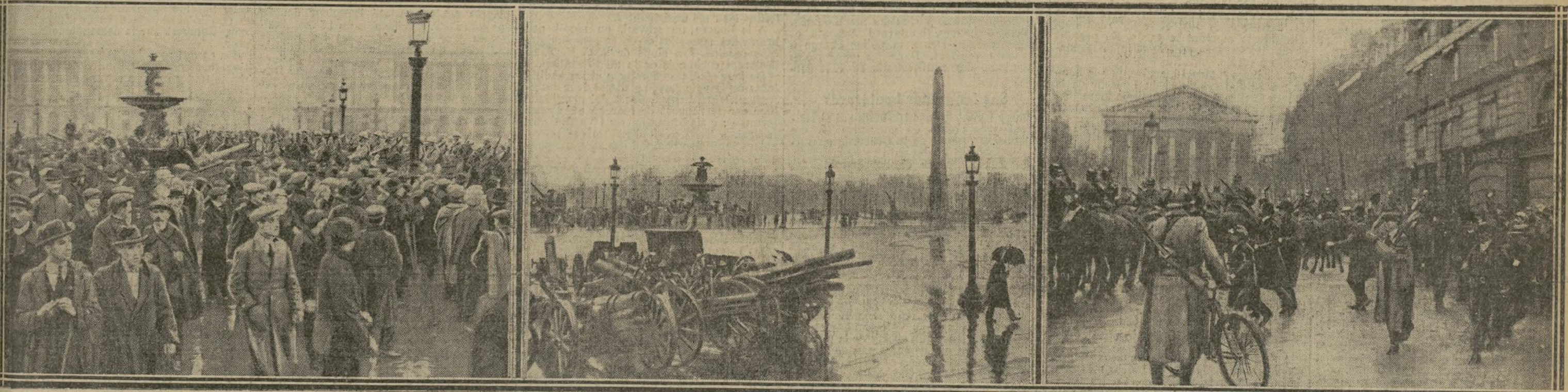


MARCHANDE DE MUGUET

12 heures. — LES GRANDS BOULEVARDS SONT DÉSERTS

12 h. 30. — UN ASPECT INACCOUTUMÉ DE LA RUE DE LA PAIX

SEULS JOURNAUX EN VENTE



2 h. 30. — LA FOULE SUR LA PLACE DE LA CONCORDE

2 h. 55. — LA PLACE DE LA CONCORDE DÉBLAYÉE

3 h. 5. — UN BARRAGE FRANCHI, RUE ROYALE



3 h. 15. — PENDANT UNE CHARGE, RUE ROYALE

3 h. 20. — LE DRAPEAU ROUGE ENLEVÉ AUX MANIFESTANTS

3 h. 25. — APRÈS LA BAGARRE DU FAUBOURG ST-HONORE



6 h. 30. — ON COMMENCE UN BARRAGE B^d MAGENTA

6 h. 35. — UNE CHARGE DES AGENTS A LA GARE DE L'EST

6 h. 40. — UN ARBRE ABATTU APRÈS LA CHARGE

Le matin de cette journée sans précédent, mais surtout à partir de midi, l'aspect de Paris — ville morte — se révéla extraordinaire. Aucune devanture relevée, les kiosques à journaux fermés, pas un autobus, pas un taxi. Sur les trottoirs, le pas des promeneurs retentissait avec un bruit inaccoutumé. Un

seul commerce : celui du muguet. Les abords de la Bourse du travail restèrent calmes, mais, rue Royale, des manifestants qui portaient un drapeau rouge furent mal accueillis par les agents. La bagarre prit une tournure assez violente. Des scènes analogues se produisirent vers le soir près de la gare de l'Est.

Ayuntamiento de Madrid

Le 1^{er} Mai à Paris fut relativement calme

IL Y EUT CEPENDANT, DANS L'APRÈS-MIDI, QUELQUES ECHAUFFOURÉES

Dans les départements, où les cortèges étaient autorisés, les manifestations se déroulèrent sans incidents.

Cette journée, dont plus d'un s'effrayait à l'avance, s'est, en somme, passée d'une façon relativement calme. Ainsi qu'on le verra plus loin, la matinée a été marquée par un seul incident sans gravité. Le manque de moyens de transport et la pluie avaient, d'ailleurs, retenu au logis l'immense majorité des Parisiens. L'après-midi, le temps étant devenu un peu moins mauvais, les promeneurs s'aventurèrent sur les boulevards et vers les endroits où l'on supposait que se produiraient des manifestations. Celles-ci étaient interdites. Quelques groupes eurent pouvoir passer outre et former des cortèges. Plusieurs bagarres s'ensuivirent. En province, où l'on s'était décidé à autoriser ces cortèges, on ne signala aucun trouble.

LA MATINÉE

Dès 8 heures du matin, dans les divers quartiers, les chômeurs se dirigent à pied vers leurs permanences, où leurs cartes seront timbrées par les délégués de l'Union des syndicats de la Seine.

La pluie tombe, fine et pénétrante. Les rues, où seules les boutiques d'alimentation sont ouvertes, dégagent l'ennui.

Plus on approche de la place de la République, plus les groupes se font denses. Aucun moyen de transport. Quelques camions de transport. Quelques automobiles filent à toute vitesse sur les chaussées vides.

Quelques automobiles portent sur la vitre d'avant une affiche : « C. G. T. Union des syndicats de la Seine. Service du 1^{er} mai. » Ces voitures sont chargées de porter dans leurs permanences les numéros de La Voix du Peuple, l'organe de la C. G. T., le seul journal paru ce matin.

Le journal confédéral porte en manchette : « Communiqué officiel de la C. G. T., 1^{er} mai 1919. En tête de chaque des six colonnes s'inscrit l'un des motifs de la manifestation.

Dans le corps du numéro, divers articles de militants.

Dès qu'apparaît cette feuille, les chômeurs, groupés dans les permanences, s'en arrachent les exemplaires.

Rue Grange-aux-Belles

La grande salle de la rue Grange-aux-Belles était primitivement destinée à abriter une réunion des travailleurs de l'habillement. Ceux-ci, au dernier moment, ont décidé de se réunir à la Bourse du travail. Des membres de divers syndicats viennent, cependant, au nombre de trois cents environ, occuper une partie de l'immense salle.

On improvise une réunion. Un dictionnaire, M. Léon, président, prend la parole pour exposer les causes du chômage.

M. Perrot, secrétaire de l'Union des syndicats de la Seine, explique à l'auditoire l'attitude de l'Union des syndicats au sujet du cortège organisé pour l'après-midi.

Les mauvais temps et l'opposition du gouvernement compromettent le succès de ce cortège. Le devoir des chômeurs est de faire leur possible pour se rendre à la manifestation. Si des forces policières leur barrent le passage, qu'ils n'insistent pas. Il faut éviter toute provocation.

Un long ordre du jour résume le point de vue de l'Union des syndicats. Il est adopté.

Un certain nombre d'auditeurs manifestent néanmoins à haute voix leur volonté d'assister, malgré tout, au cortège de l'après-midi.

On se sépare et, les restaurants étant fermés, on se dirige vers les tables familiales.

Les membres du comité de l'Union qui depuis la veille ont parcouru le département pour porter la parole dans les diverses réunions organisées vont déjeuner, à la porte de la C. G. T., au « Restaurant des Fédérations », à la devanture duquel s'étale une pancarte : « Ouvert par autorisation de la C. G. T. »

Le muguet porte-bonheur

Gravi vers 10 heures la butte sacrée, par la rue Lepic, d'ordinaire si vivante à cet instant de la journée. Point de marché en plein air. Le 1^{er} mai et la pluie l'ont fait évanouir. Une exception, cependant : on vend du muguet, beaucoup de muguet, soit sur de petites voitures, soit au panier, soit même à la main. Il est cher, le muguet, très cher. On ne se l'arrache pas moins. La superstition des choses qui passent pour porter bonheur est tenace et règne dans toutes les classes de la société. Entendu ce bref dialogue entre une madame et une marchande :
— Combien cette petite botte de muguet ?
— Ça, ma belle, ça vaut 1 franc le brin...
Il y en a cinquante.
— Alors, ça ferait 50 francs ?
Et la madame effarée, qui tient la petite botte entre le pouce et l'index, la laisse tomber sur la petite voiture.

De Montmartre au boulevard

Dénombrement des magasins par ouverts et par fermés. De la place Blanche à la rue des Abbesses, il y a dix bars et cafés, y compris le bureau de tabac. Ils sont fermés, sauf deux, dont la « Vache enragée ». Les héros favoris de M. Francis Carco sauront où employer leurs diurnes loisirs. Les restaurants sont fermés, mais les pharmaciens sont ouverts.

Redescendu la colline. Place Blanche, tout est clos. Rue Fontaine, rue Notre-Dame-de-Lorette, faubourg Montmartre, carrefour Châteaudun, deux bars d'ouverts sur une vingtaine : tous les cafés et les restaurants fermés. Rue Drouot, deux magasins seulement s'offrent aux chalandes : une boulangerie et une charcuterie.

Les tenanciers des bureaux de tabac ont-ils redouté de possibles représailles de la part des fumeurs depuis si longtemps réduits à la portion congrue ? Un fait certain, c'est que tous les bureaux de tabac ont mis les volets.

Le passage Jouffroy et le passage Verdeau ont leurs grilles closes. Par contre, passage des Panoramas, entrée libre. Et là, se trouve un bureau de tabac, probablement sans tabac, mais non sans consommateurs, ouvert en fin.

Retourné au boulevard. Tout est fermé et, dehors, on ne vend que du muguet, à des prix très variables, et deux journaux : Le Vague et la Vie ouvrière. Sous les mar-

quises des grands cafés et restaurants, des passants, des couples stationnant, mélancoliques. Pas un kiosque d'ouvert. Dans les petits chalets eux-mêmes — dix centimes, quinze centimes avec toilette — aujourd'hui, il n'y a personne. Et puis rien, rien que des promeneurs méditatifs sous des parapluies ruisselants. Un lourd silence enveloppe la longue file des boulevards, un silence interrompu de loin en loin par un camion militaire ou par une automobile particulière qui passe en vitesse, rappelant pour une seconde les bruits de Paris.

Les Halles, la Bourse de Commerce et l'Hôtel des Postes

La matinée fut des plus calmes dans le quartier des Halles, où l'on pouvait craindre des manifestations de chômeurs. Les Halles, après 9 heures, restèrent désertes. La Bourse de Commerce, fermée, entrebâilla ses portes, et les personnes qui avaient à y pénétrer le purent faire sans encombre.

L'APRÈS-MIDI

Le cortège devait se former à 3 heures, place de la Concorde. Dès 2 heures, un service d'ordre tient éloignés tous les groupes, même de quelques personnes seulement. La police, renforcée d'infanterie et de cavalerie, fermait ainsi un vaste espace compris entre le Cours-la-Reine et le quai d'Orsay, d'une part ; la rue de Solferino, les Tuileries, la Madeleine, d'autre part.

Dans les Tuileries et les Champs-Élysées les cavaliers, en attendant les manifestations à prévoir, font marcher leurs chevaux, qu'ils tiennent par la bride.

Aux alentours immédiats du ministère de la Guerre, le 103^e et le 59^e régiments d'infanterie montent la garde. En passant devant les fenêtres, on entend taper les machines à écrire.

A 2 heures moins 10, arrive, par le boulevard Saint-Germain, à la hauteur de la rue de Bellechasse, un groupe important de manifestants précédés d'un drapeau rouge.

Les soldats rompent les faisceaux. Le cortège s'arrête. Quelques-uns des militants qui précèdent le cortège s'avancent, seuls, jusqu'aux officiers de paix postés en avant des barrières. Ils parlementent. Les instructions sont formelles. Aucun cortège ne doit franchir le service d'ordre. Le cortège prend la rue de Bellechasse. Il tentera en vain de franchir les barrières de la rue de Lille et du quai d'Orsay.

Rue Royale, les Américains occupent les fenêtres des locaux occupés par la R. C. A. Le silence est complet sur la place de la Concorde. De temps en temps, une auto ou un side-car déchirent ce silence du meuglement de leur klaxon.

La Manifestation

A 3 heures, un groupe nombreux de manifestants se heurte à un barrage de fantassins devant la Madeleine. On les invite à se disperser. Le cortège continue d'avancer. Sur les marches de la Madeleine, une foule dense regarde. Un cinéma tourne cet épisode. Un ordre bref. Les soldats mettent baïonnette au canon. Un coup de klaxon : la première sommation. On croise la baïonnette. A ce moment une mêlée se produit : des manifestants filèrent entre les soldats et viennent se heurter au deuxième barrage, composé de cavaliers celui-là, disposé près de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Quelques cavaliers tombent, les chevaux s'écartent. Les manifestants passent encore. Mais au moment où ils abordent le troisième barrage, composé d'agents, ceux-ci chargent. Deux coups de revolver sont perçus. Les manifestants sont refoulés, non toutefois sans avoir été inondés

La pluie suffisait à faire place nette autour des édifices publics, militairement gardés.

On craignait, ces jours derniers, une interruption générale des services télégraphiques, téléphoniques et postaux à l'hôtel des Postes de la rue du Louvre.

Des gendarmes furent postés dans les salles d'attente et aux portes, à toute éventualité. Ils n'eurent pas à intervenir.

Cent cinquante factrices, sortant par la rue Étienne-Marcel, essayèrent vainement de débaucher leurs camarades de service dans la grande salle publique de la rue du Louvre, et elles s'en retournèrent dans leurs bureaux, mais pour y faire la grève des bras croisés.

Les postiers, eux, se bornèrent à interrompre les services de 8 à 10 heures. Encore y eut-il nombre d'agents et de sous-agents qui ouvrirent leurs guichets aux heures habituelles.

Ils eurent, d'ailleurs, fort peu de clients à servir.

mur, refoulés de nombreux manifestants et des curieux plus nombreux encore, devint le théâtre de plusieurs bagarres.

A un moment donné, le chant de l'Internationale fut le signal d'une charge générale.

Les manifestants, cernés de toutes parts, ne purent se disperser aux injonctions des officiers de paix. Quelques horions résultèrent de cette insuffisance de moyens d'évacuation.

Ne quittons pas la Bourse sans dire qu'il s'y tint, hier, une séance d'un quart d'heure. On ouvrit, comme d'habitude, à 12 h. 30 pour fermer à 12 h. 45. Seules les rentes françaises ont été cotées, avec des affaires à peu près nulles :

3 0/0 62,40 ; 3 0/0 amortissable 71,50 ; 4 0/0 1917, 72,45 ; 4 0/0 1918, 72,10 ; 5 0/0 88,65 ex-coupon.

Le marché des changes est resté clos.

Autour de la Bourse du Travail

La Bourse du travail a été un foyer très calme, presque désert, et d'ailleurs fermé au public après le pointage des cartes, et les trois réunions de la journée. Le matin, les syndicats de l'habillement et des employés des P. T. T. ont tenu une séance, les premiers dans la grande salle Ferrer, de 8 h. à 11 h. 30 ; les seconds, de 9 heures à 11 heures, dans la salle Jaurès. L'après-midi, de 2 heures à 3 h. 15, un grand meeting des limonadiers a réuni une foule considérable de manifestants, qui décidèrent de se rendre place de la Concorde.

La sortie s'effectuait sans incidents, et ce n'est que quelques minutes après que la police et les troupes massées place de la République prirent contact avec la foule.

La force armée resta maîtresse du terrain, après une légère échauffourée, et les abords de la Bourse du travail ayant été dégagés, des barrières furent établies dans toutes les rues avoisinantes.

A la Bourse du travail, on reçoit par bribes des nouvelles qu'on se communique sans passion. Les chefs de la C. G. T. se déclarent enchantés de la manifestation.

De leur côté, les cheminots et les « militants de la voie ferrée » disent leur satisfaction. L'arrêt des trains a été mentionné hier sur le rapport de marche avec cette formule : « Manifestation du 1^{er} mai. Ordre fédéral. » Tout avait du reste été prévu, notamment dans l'emploi des signaux, pour qu'il n'y eût pas d'accident.

Dans la matinée, de 7 heures à 9 heures, l'électricité avait été interrompue.

Un compte que, pour nombre de catégories, la journée de huit heures recevra une application immédiate, les autres devant attendre la réorganisation des services où des modifications ne s'imposent pas.

LES BAGARRES

Dans la matinée, une seule alerte : une vingtaine de manifestants se rendent 14, place de la Madeleine, devant une épicerie, dont ils demandent la fermeture, cependant que 350 employés se dirigent dans le même but vers l'établissement Potin du boulevard Malesherbes.

Et puis, voici les incidents de l'après-midi : en dehors des échauffourées de la rue Royale, de la Chaussée d'Antin, de la place de la République et du boulevard Magenta relatés d'autre part.

A 2 h. 15, deux cents manifestants, venant de Neuilly, sont dispersés en arrivant avenue de la Grande-Armée.

A 2 h. 30, rue de Chabrol, quatre cents manifestants doivent également céder devant la force publique.

3 h. 30, boulevard de l'Hôpital et boulevard Saint-Marcel, trois cents manifestants entrent en collision avec la police.

A la même heure, un groupe de l'Union des mutilés, venant, par la rue de l'Aqueduc, vers le boulevard Magenta, est également refoulé par des agents.

2 h. 50, Rue de Cambonne, quatre cents

manifestants, qui sortent d'une réunion, veulent constituer un cortège. La police s'y oppose et c'est une bagarre rapidement terminée.

A la même heure, trois cents ouvriers sortant de l'Université populaire descendent le faubourg Saint-Antoine avec l'intention de descendre vers la rue de Rivoli. Force leur est de rebrousser chemin devant les injonctions de la police.

2 h. 55. Le groupe de l'Union des locataires se heurte à un barrage établi gare d'Orsay et se replie en bon ordre. Même sort est fait aux membres d'un syndicat de Malakoff, qui chantent l'Internationale en se retirant par la rue de Lille.

3 heures. Un millier de manifestants parcourent le boulevard Saint-Michel drapeau rouge en tête. On les disperse en hâte. Quinze cents autres qui essaient de gagner la place de la Concorde par les Champs-Élysées entrent en collision avec la troupe et des agents.

D'autres bagarres, toutes assez courtes, se sont produites rue de Rivoli, rue de l'Université, dans le voisinage des Invalides, avenue de Latour-Maubourg. Mais les choses ont pris une tournure plus inquiétante sur le boulevard Magenta, à la hauteur des gares de l'Est et du Nord. De 4 h. 30 à 7 heures, ces parages ont été le théâtre de plusieurs échauffourées avec charges de cavalerie sabre au clair. Chaque fois, les groupes de manifestants s'enfuyaient par les rues adjacentes, non sans lancer çà et là des morceaux de fonte provenant des grilles qui entourent les arbres et qu'ils avaient arrachés. Il y eut même de jeunes arbres abattus et placés sur la chaussée pour barrer la route à la cavalerie.

L'ORDRE DU JOUR

Après avoir constaté l'ampleur donnée par la C. G. T. au chômage du 1^{er} mai, l'ordre du jour affirme que les travailleurs rentreront au travail avec la conscience profonde de leur force, qu'ils sont décidés à obtenir une existence digne de leur travail et exigent la réalisation immédiate des réformes urgentes.

Les enregistrés avec satisfaction les résultats obtenus sur la question des huit heures et se déclarent fermement résolus à en poursuivre l'application intégrale. Ils ne sauraient non plus oublier l'insuffisance des salaires, surtout féminins, et sont décidés à obtenir un salaire minimum suffisant, supprimant les différentes primes de vie chère ou autres, causes de divisions.

Ils déclarent, de plus, que le premier avantage qu'ils viennent de remporter avec les huit heures ne saurait les empêcher de réclamer non moins énergiquement :

« L'amnistie la plus large et la plus complète pour toutes les victimes de la répression due à l'état de guerre ; une démobilisation rapide et totale ; des mesures fiscales justement réparties et demandant à la conscription des fortunes le paiement des frais de la guerre ; la suppression des impôts sur les salaires des travailleurs ; une paix juste sans annexions ni représailles ; le désarmement universel ; l'abandon complet de toute action militaire ou économique contre la Russie révolutionnaire ; enfin, la suppression de l'état de siège.

« En ce jour du 1^{er} mai, ils ne sauraient cependant se séparer sans affirmer hautement qu'ils maintiennent intégralement l'idéal qui est la raison d'être du syndicalisme, c'est-à-dire l'émancipation totale du prolétariat par la substitution à l'état capitaliste actuel d'une société communiste meilleure et plus juste, dont le travail régné serait la base et où chacun devrait fournir un travail productif pour avoir droit à la gestion.

« En ce 1^{er} mai comme aux précédents, ils protestent contre les iniquités sociales et envoient leur salut fraternel et leurs encouragements à tous les peuples. »

AU 3^e CONSEIL DE GUERRE

LE RÉQUISITOIRE DU CAPITAINE MORNET A PRIS FIN HIER

Il demande contre M. Charles Humbert l'application intégrale de la loi et contre le capitaine Ladoux une condamnation de principe.

M^e DE MOLÈNES PLAIDE POUR PIERRE LENOIR

L'audience de mercredi fut tout entière occupée par le réquisitoire du capitaine Mornet contre le sénateur Humbert et le capitaine Ladoux.

Charles Humbert fut deux fois le pivot des efforts de l'Allemagne pour s'emparer du Journal. D'abord inculqué d'intelligence avec l'ennemi, il a bénéficié d'un non-lieu en ce qui concerne ce chef d'accusation, il a été de commerce avec l'ennemi restant seul retenu contre lui.

Ce délit, les documents, la comparaison des dates, les débats suffisent à l'établir. Humbert connaissait l'origine suspecte de l'argent ; il l'a accepté sans même.

Ses soupçons étaient-ils suffisants ? On répond le capitaine Mornet. Humbert prétend en avoir fait part. C'est vrai, mais trop tardivement.

Or, en matière de commerce avec l'ennemi, la certitude est inutile, le soupçon suffit.

Reprenant une à une les charges relevées contre Humbert, le commissaire du gouvernement les expose en conformité de cette thèse : tractations avec Desouches, après avoir suspecté sa sincérité ; avertissement de Jacques Dhur ; commission d'un million payée à Pierre Lenoir ; lettres de Munnier de Moulou ; vœux que l'on concerne Lenoir et Desouches. Vis-à-vis de Bolo, Humbert s'est montré également peu perspicace ; a accepté un chèque d'un million dans des conditions qui, nécessairement, devaient lui paraître suspectes.

En résumé, déclare le capitaine Mornet, nous sommes en présence de la plus caractéristique affaire de commerce avec l'ennemi. Ou il faut rayer de nos lois le commerce avec l'ennemi, ou faire à Humbert l'application intégrale de la loi.

Le cas du capitaine Ladoux

Le capitaine Ladoux doit répondre de deux faits : la disparition du cryptogramme et son intervention dans le différend Lenoir-Humbert, sur la demande de Mme Lenoir.

En ce qui concerne la première inculpation, la responsabilité du capitaine Ladoux existe tout au moins comme chef du 2^e bureau.

La médiation entre Humbert et Lenoir est plus caractéristique ; elle prend, à raison de ses fonctions et des divulgations faites au profit d'un tiers, une gravité particulière.

En regard de ces charges, le capitaine Mornet place les éminents services rendus par le capitaine Ladoux, et il se contente de demander une condamnation de principe.

Et pour terminer, en quelques mots le commissaire du gouvernement présente le tableau de ses réquisitions :

— A Lenoir, la mort ; à Desouches, une condamnation moins grave, selon l'appréciation du conseil ; Ladoux, un salaire d'un mois moins puni que ne le fut Lenoir dans un autre procès. Au-dessus d'eux, il y a un homme, Humbert, dont la responsabilité est lourde. Or, personne n'a le droit d'être au-dessus de la loi, pas plus qu'au-dessus de l'argent.

M^e de Molènes plaide

Pour présenter la défense de Pierre Lenoir, dont il n'a développé, hier, que la première partie, M^e de Molènes s'est placé sur le terrain judiciaire.

Dans une longue discussion des textes il a cherché à démontrer que l'acte reproché à Lenoir n'est pas une trahison militaire, aux termes de l'article 205 du code de justice militaire. C'est un acte de nature économique qui, tout au plus, peut tomber sous la loi qui réprime le commerce avec l'ennemi.

Pierre Lenoir, en continuant les tractations commencées par son père, s'est trouvé en présence de M. Arthur Schœller, Suisse de naissance, et non pas naturalisé, d'indivisibilité incontestée dans sa vie privée comme dans son activité commerciale.

En 1915, au moment de la signature du contrat, M. Schœller était en relation d'affaires avec l'Entente, il était donc licite de traiter avec lui.

Le contrat Schœller a par lui-même un caractère commercial.

M. Arthur Schœller a été dans la circonstance le représentant secret de banques allemandes. Lenoir a ignoré cette qualité, mais, en admettant qu'il l'ait pu soupçonner, il n'aurait commis que le délit de commerce avec l'ennemi, car rien ne prouve que lesdites banques ont le caractère même d'officiers d'agents du gouvernement allemand.

A l'appui de sa démonstration, M^e de Molènes invoque de nombreux passages du rapport de M. Daru, commissaire aux délégations judiciaires, qui conduisent à l'acquiescement en Suisse.

Aujourd'hui, le défenseur de Lenoir conclut sa plaidoirie.

A PRIME DE DÉMOBILISATION

Un disposition très heureuse de la loi du 29 mars sur la prime de démobilisation prévoit que le militaire ayant droit qui acceptera le paiement en Bons de la Défense Nationale à un an des primes mensuelles de 15 ou 20 francs qui lui sont dues pourra percevoir intégralement ces primes en un seul versement effectué de suite.

Cette loi de solidarité nationale n'a donc pas seulement pour but de permettre au démobilisé de traverser sans trop de difficultés la période de transition, elle a visé plus haut : à la constitution d'un noyau d'épargne autour duquel viendront se grouper les premières économies qui marqueront l'œuvre de paix. Ces bons à un an escomptables à la Banque de France et dans les établissements de crédit, ne sont pas seulement un placement temporaire, ils peuvent constituer aussi un placement définitif. Tout le monde sait trop bien les avantages nombreux qui furent réservés aux souscripteurs de nos quatre emprunts de guerre.

La majorité des démobilisés demanderont certainement le paiement intégral des primes mensuelles en Bons de la Défense Nationale ; ils donneront ainsi un excellent exemple, qui sera suivi par tous ceux qui ont des disponibilités, petites ou grandes, et quelle que soit la durée du placement qu'ils désirent effectuer.

SAINT-JEAN
Les décrets
qui escomptent
traverser
maintenant
avant rede-

Situations
Brochure envoyée gratis
PIGIER rue de Rivoli, 53, PARIS

QUELQUES-UNES DES ŒUVRES PRINCIPALES EXPOSÉES AUX DEUX SALONS



DE GAUCHE À DROITE, EN HAUT : « La Paix », par M. Albert Besnard ; Etude, par M. Luc-Albert Moreau ; Panneau décoratif, par M. Aman-Jean. — DE GAUCHE À DROITE, EN BAS : Buste de jeune fille, par M. Despiou ; « Parade », par M. Lucien Simon ; « L'Armistice », par M. Jules Adler ; Buste d'homme, par M. Despiou.

Ayuntamiento de Madrid

LE DINER

HENRI DUVERNOIS

— Qui dois-je annoncer, monsieur? demanda le valet de chambre.
— Monsieur Marcel Auvéque.
Marcel, très ému, regarda autour de lui. Il était chez elle, chez Brigitte Avillard, devenue, depuis quatre mois, Mme Hippolyte Lesieur. Rien ne décelait la présence d'une femme dans ce petit salon d'un luxe courant. Par contre, sur la cheminée, un buste énorme reproduisant la barbe du maître de céans, son moine, son faux col évasé, sa cravate, Marcel se détournait, et par habitude de peintre, examinait les tableaux qui encadraient, sans les excuser, un or flamboyant. Enfin, il découvrit une miniature où Brigitte était représentée en belle dame décolletée, un collier de perles au cou. Il reconnut la grâce fine de celle qui avait été, dix ans auparavant, par manière de tendre jeu, sa petite fiancée. Pauvre roman! La jeune avait séparé les camarades sentimentaux et uni au formidable M. Lesieur, récemment enrichi par le jeu, disait-on, Mlle Avillard, sans dot...
— Je n'aurais pas dû venir, pensa Marcel. J'ai été attiré ici par le besoin de souffrir, triste privilège de ce M. Lesieur qui doit appeler le genre artiste.
Puis il pâlit : la porte s'ouvrait, mais elle ne livra passage qu'à un petit chien jaune, un loulou de Florence, qui s'aplatit, suppliant.
— Ce chien, pensa Marcel en caressant la bestiole, a besoin d'être rassuré : il doit être souvent battu. Or, Chouque, le fox de Brigitte, nous révélait autrefois par son insolence, l'attitude de cet humble loulou prouverait au dernier des imbéciles que M. Lesieur est méchant. J'ai bien envie de m'en aller...
Brigitte entra.
— Chère madame... balbutia Marcel.
— C'est gentil à vous d'être venu, lui dit-elle. Nous serons tous les trois. Je n'ai pas voulu d'un dîner de cérémonie pour nous réunir la première fois. Asseyez-vous, Marcel. Je suis bien, contente de vous voir... Que devenez-vous? Travaillez-vous, en ce moment? Exploitez-vous au Salon?
— Vous savez que je ne suis jamais à mon aise dans un Salon!
— Même dans celui-ci?
Marcel ne s'attendait pas à tourner les compléments. Il ne répondit point et se contenta d'une conversation indifférente. Bien qu'ils parlèrent des faits du jour, leur passé, l'atmosphère de leurs vaines paroles, et des souvenirs communs mettaient un sourire mélancolique dans leurs yeux. L'arrivée de M. Lesieur leur apporta presque un soulagement. Il apparut, auguste et solennel, tendit à l'invité une main bienveillante, baisa sa femme au front et commença une conférence que seul le maître d'hôtel osa interrompre en annonçant le dîner.
— Vous êtes peintre, je crois, fit M. Lesieur à ses premières cuillères de potage. Toute cette peinture ancienne!... Je ne m'explique pas que l'on s'obstine à en fabriquer, puisque l'offre ne correspond plus à la demande. Encore si vous trouviez un perfectionnement!...
— On en cherche, répondit Marcel. Par exemple, des novateurs se servent d'eau filtrée pour leurs aquarelles...
M. Lesieur, qui écoutait peu, ne vit dans cette réponse qu'une transition :
— En fait d'eau, déclara-t-il, vous allez laisser cette carafe. Je veux que vous goûtiez du vin bourgeois comme vous n'en avez, de votre vie, bu de semblable.
Marcel fut étonné de l'anxiété soudaine qui crispa le visage de Brigitte. Il ne tarda pas à comprendre : son hôte, dès qu'il fut en possession de son précieux bourgeois, s'en versa de telles rasades, qu'il engloutit presque toute la bouteille à lui seul. D'autres crurent survivre, et un champagne brut couronna le tout. M. Lesieur, emporté, dit vive :
— Moi, bégaya-t-il, je suis un petit gars... Vous entendez... avec un coffre!... le coffre qui est pour un vin pareil... Et ma fine!... J'ai une fine!... Un velours!... C'est le coffre qui fait tout... Le coffre fort... Vous pouvez me donner une multiplication compliquée; je la ferai... Solide au poste et frais comme l'œil!... Donnez-la-moi, la multi... la multi... ça!... Le maître est qu'il fait chaud!... Soixante-dix degrés... à l'ombre... Du cognac... Quelle chaleur!
Marcel regarda Brigitte, et Brigitte lui dans le regard une pitié qui la cingla.
— Hippolyte, murmura-t-elle, verse-moi donc un peu de ce champagne; il est excellent...
— Bravo! hurla M. Lesieur. Ce n'est pas trop tôt que tu y prennes goût!
Elle vida la coupe d'un trait et se mit à rire. Et rien n'avait jamais paru plus douloureux à Marcel que ce rire-là, qui voulait être compliqué et qui était trempé de larmes, ce rire qui signifiait : « Allez-vous-en; ne me regardez plus ainsi, surtout; je ne veux pas de votre bien; allez-vous-en; je sens plus vivement mon malheur depuis que vous êtes là pour me plaindre. » Il se leva et disparut.
Au bout de quelques minutes, Hippolyte aperçut que l'invité n'était plus là. Il grésilla :
— Parti, le barbouilleur!... Il doit être haïné à la bibine des petits restaurants... Je n'avais bien qu'il ne supporterait pas mon bourgeoise... Ah! la la! quelle mauvette! Ça n'a pas de coffre... Ecoute : je crois que tu es un peu pompette!... Encore un verre de fine? Tu peux, je te permets; c'est de la fleur d'orange, cette fine-là... Brigitte... Pourquoi caches-tu ta tête dans tes mains?... Eh! Brigitte... Pour une coupe de champagne, vrai!... En voilà une teneur!... Tu devrais prendre exemple sur moi... Solide au poste, frais comme l'œil!... Passe-moi une multi... cation compliquée... Vrai, j'y tiens... Brigitte... ôte donc tes mains... Je voudrais savoir l'effet qu'il te produit, mon champagne... Est-ce que tu ris?... Est-ce que tu pleures?...
Henri DUVERNOIS.

La traversée aérienne de l'Atlantique

POUDRE DE RIZ MALACÉINE

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE BILAN DU 1^{ER} MAI A PARIS

Deux ordres du jour de la C. G. T. et de l'Union des Syndicats

La soirée s'est passée dans le plus grand calme.
De 19 heures à 21 heures — était-ce le fait d'une grève? — sur les boulevards et dans les rues adjacentes, les becs de gaz sont restés sans être allumés.
Enfin, d'assez nombreux bars et débits, demeurés fermés pendant le jour ont commencé avec la nuit, à ouvrir leurs établissements.
Le bilan
A dix heures quarante, la préfecture de police faisait savoir qu'il y avait eu au cours de cette journée :
Un mort, M. Charles Lorme, mécanicien, âgé de dix-huit ans, demeurant 114, boulevard de Ménilmontant. Le malheureux jeune homme avait reçu un coup de revolver, au coin de la rue de la Michodière et des boulevards.
Deux cent quarante agents blessés, dont cinquante grièvement et douze à l'hôpital. Cinquante arrestations.
Deux cents manifestants blessés environ, tant dans les hôpitaux que soignés à domicile.
Enfin, M. Paul Poncelet, député de la Seine, a été blessé dans une des bagarres du boulevard Magenta.
L'homme au revolver est arrêté
L'individu qui, rue de la Michodière, a tiré plusieurs coups de revolver, a été arrêté.
Une déclaration de la C. G. T.
La C. G. T. communique l'information suivante :
Les premiers renseignements qui sont arrivés aux bureaux de la C. G. T., sur les manifestations du 1^{er} mai, montrent que sur toute l'étendue du pays le chômage a été général.
Dans toutes les principales villes de province l'arrêt du travail s'est trouvé complété par des manifestations, des cortèges qui, préparés et organisés, se sont déroulés dans le calme le plus complet.
A Paris, le chômage a été total, impressionnant, mille activités dans les chantiers et les usines, les magasins fermés, les transports arrêtés et la journée du 1^{er} mai également se passant dans le calme si les mesures de police prises n'avaient été la cause d'incidents très graves. Mesures provocatrices, que rien ne justifiait, aussi contre elle s'élève la voix vive et la plus légitime des réclamations.
La C. G. T. élève une protestation vigoureuse contre de tels procédés de gouvernement; les résultats qui s'en suivent révoltent la conscience et les condamnent énergiquement.
La manifestation projetée, bien que décidée tardivement, pouvait se dérouler normalement, le gouvernement ne l'a pas voulu; il lui a fallu « sa journée », il l'a eue.
La classe ouvrière ne peut passer l'éponge. Les organisations ouvrières, les commissions administratives de la C. G. T. et la commission de la Bourse du travail sont convoquées demain, à 20 h. 30, 33, rue Grange-aux-Belles.
Une déclaration de l'Union des Syndicats de la Seine
L'Union des Syndicats nous transmet la note suivante :
L'Union des Syndicats de la Seine aurait voulu se réjouir de la journée du 1^{er} mai et aurait voulu enregistrer, comme le fait la C. G. T. pour la province, le succès complet de la démonstration ouvrière.
Elle ne le peut pas en raison des violences exercées par la police parisienne, par ordre du gouvernement.
Par le chômage, Paris était réduit à la paralysie complète et par là même les travailleurs attestant leur puissance.
Le calme certain qui devait présider à cette journée rend encore plus injustifiée la brutale interdiction de la manifestation projetée, laissant toute licence à une police ivre de répressions. Celle-ci s'est livrée sur les travailleurs parisiens à des violences inqualifiables.
Les femmes, sans doute en raison de leur faiblesse, furent nombreuses parmi les victimes.
Nos camarades cheministes eurent à souffrir des violences policières.
Nous protestons énergiquement contre cette façon de procéder et, pour discuter de l'attitude que pourraient adopter les organisations administratives de la C. G. T. et la commission de l'Union des Syndicats de la Seine est convoquée pour demain soir 20 h. 45, 33, rue Grange-aux-Belles.
DANS LES DÉPARTEMENTS
A Versailles, manifestation, vers 3 heures, après un meeting auquel assistaient un millier de syndicalistes. Le cortège s'est défilé sur la place du Marché. Tout s'est bien passé.
A Lyon, chômage à peu près général; beaucoup de promeneurs, malgré la pluie.
Un seul incident, sans importance, à noter dans la matinée : des manifestants ré-

TOUTOUNE ET SON AMOUR

ROMAN INÉDIT
par M^{me} LUCIE DELARUE-MARDRUS

Des visages... Des visages... Pourquoi tant de monde?
« Je ne vois pas maman! Maman n'y est pas!... »
Tout à coup elle fut là, dominant son billet, parmi la cohue des autres voyageurs.
— Maman!
Elle embrassa d'abord Lacoste. Elle sembla égarée, la longue voilette relevée montrait ses cheveux décolorés, ses yeux tristes, ses joues poussiéreuses et pâles.
— Oh! Toutoune!... Ton père est parti!
La petite, dans la bousculade, n'eut qu'un baiser rapide. Mme Villeroy s'était tournée vers une personne qui la suivait en silence, portant la valise.
— Ma femme de chambre.
Toutoune reconnut mal Adèle habillée en dame, cette Adèle de Paris qui lui donnait ses tuteurs.
— Il y eut un brouhaha de paroles, tandis que les pas allaient vers la carriole, et cela continua pendant qu'on démarrait.
— Cinq heures et demie de retard!... Pas dormi... debout dans le fourgon à bagages... La Serbie... L'Autriche... Jusqu'à la dernière minute on n'y croyait pas... On sont mes valises?... Pas moyen de prendre de malles, petite villesse... L'auto?... Mais nous ne l'avons plus depuis un mois... Tout va mal, très mal, nourrice. Je vous raconterai... Et la guerre par-dessus le marché!... Mon personnel? Parti, oui, avec le reste. Adèle m'a suivie. Elle a eu peur. Elle n'a pas de famille... N'est-ce pas, Adèle?... Relever les affaires... La guerre... Non, je ne sais pas encore où on l'envoie. Il est parti pour son dépôt, dans le Midi... Au moment où la carriole quittait la ville, la jeune femme fut secouée par une crise de larmes.
— Revenir à Gourville dans des conditions pareilles!
Mais Toutoune accepta ces pleurs sans pleurer elle-même. Un bonheur triomphal la soulait, à mesure qu'on se rapprochait du manoir. Maman! Maman! Elle rapportait maman à la maison pour elle toute seule, nomman sans mari, sans appartement, sans domestiques, maman emprisonnée au manoir par la guerre!
Après cette journée-là, Mme Villeroy se coucha dès le dîner, entourée de la nourrice, de la femme de chambre et de Toutoune, les trois courant çà et là pour la mieux soigner.
Quand elle eut embrassé sa fille penchée sur le lit, et d'une voix éteinte, dit au revoir à la nourrice :
— Madame, fit Adèle, faut-il mettre les fleurs sur le cercueil?
Alors seulement la jeune femme vit la corbeille de fleurs, riche de roses, qui garnissait sa table, cette corbeille qui avec tant d'émotion Toutoune avait, la veille au soir, cueilli et composée, en essayant d'imiter celles de Paris, de même que, sans rien dire, elle avait fait le ménage de la chambre et l'avait arrangée.
— Oh! les belles roses!... murmura, du fond du lit, la voix languissante de Mme Villeroy.
Puis, d'une main exténuée, envoyant un baiser :
— Merci bien, nounou!
Lucie DELARUE-MARDRUS.
(A suivre.)

LES PLÉNIPOTENTIAIRES ALLEMANDS ONT PRÉSENTÉ LEURS POUVOIRS A LA COMMISSION DE VÉRIFICATION

La question de Kiao-Tchéou est réglée, celle des câbles ne l'est pas encore.

LES DÉLÉGUÉS SORTANT DE LA CONFÉRENCE DE VERSAILLES

(De gauche à droite) : 1^{er} Sortie des délégués allemands. On voit au premier plan (1) le comte de Brockdorff-Rantzau, ministre des Affaires étrangères, et derrière lui (2) M. Landsberg, ministre de la Justice ; 3^e M. Matsui (1), ambassadeur du Japon, et M. White (2), ambassadeur des Etats-Unis, sur le seuil du Trianon-Palace, à l'issue de la séance de réception des pouvoirs.



(De gauche à droite) : 1^{er} Sortie des délégués allemands. On voit au premier plan (1) le comte de Brockdorff-Rantzau, ministre des Affaires étrangères, et derrière lui (2) M. Landsberg, ministre de la Justice ; 3^e M. Matsui (1), ambassadeur du Japon, et M. White (2), ambassadeur des Etats-Unis, sur le seuil du Trianon-Palace, à l'issue de la séance de réception des pouvoirs.

LE "TIP" remplace le Beurre

MARIAGES

C'est au milieu d'une assistance des plus brillantes qu'a été célébré hier, en l'église Saint-François-Xavier, le mariage du comte de Pomereu, officier interprète, décoré de la croix de guerre, fils aîné du marquis de Pomereu, député de la Seine-Inférieure, et de la marquise, née de Mun, avec Mlle Lydie d'Harcourt, fille aînée de feu le duc d'Harcourt et de la duchesse, née La Rocheffoucauld-Dondeville.

Les témoins étaient, pour le marié : le vicomte de Pomereu et le marquis de Mun, ses oncles ; pour la mariée, le comte d'Harcourt, lieutenant-colonel de chasseurs à pied, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, et le duc de Doudeauville, capitaine de cavalerie, Légion d'honneur, croix de guerre, ses oncles.

— Lundi a été célébré à Venise, par le consul français, le mariage du capitaine Charles Laurent avec Mme Marguerite Meller.

— Le mariage de M. Jacques Bertrand, fils d'Émile Bertrand, directeur de l'Opéra, délégué, et de Mme Eugène Bertrand, avec Mlle Marie-Louise Ollivier, fille du lieutenant-colonel et de Mme Ollivier, a été célébré à Caracassonne le 29 avril 1919, dans l'intimité.

— Demain, à midi, sera célébré à Saint-Honoré d'Eylane, le mariage de M. Clément Dumat, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de M. Dumat et de Mme, née de Lapparent, avec Mlle Thérèse Marchand, fille de M. Marchand et de Mme, née Beaumont.

DEUILS

— Nous apprenons la mort de Mme Helbrunner, née Saint-Paul, veuve de M. Horace Helbrunner, avocat à la Cour d'appel de Paris. Elle laisse deux fils, M. Paul Helbrunner, et M. Jacques Helbrunner, maître des requêtes au Conseil d'État, et une fille, qui a épousé le docteur Javal. Son troisième fils, M. Louis Helbrunner, avocat à la Cour d'appel de Paris, a été tué à l'ennemi. La défunte était la sœur de M. Georges Saint-Paul, conseiller d'État, et belle-sœur de feu M. Auguste Michel-Lévy, membre de l'Académie des Sciences. Les obsèques seront célébrées aujourd'hui vendredi 2 mai, à 2 heures. On se réunira à la maison mortuaire, 58, avenue du Bois-de-Boulogne.

Suivant la volonté de la défunte, il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation. Ni fleurs, ni couronnes. L'inhumation aura lieu au cimetière Montmartre.

— Nous apprenons la mort du sous-lieutenant César Métra, 12^e bataillon de chasseurs marseillais, décoré de la croix de guerre avec trois citations, et de la croix de Saint-Georges, tué au cours d'une reconnaissance en forêt de Champenoux, le 25 octobre 1918.

— Prière d'adresser les avis de Noces, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : de 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, de 12 à 2 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

NAOL
LA GRANDE MARQUE MONDIALE
Cires, Produits d'Entretien
UNIS-FRANCE
USINES A COURBEVOIE

1914

Copyright by « Excelsior » (France), « Daily Telegraph » (England) and « New-York Herald » (United States of America) 1919.

CHAPITRE II

Le corps expéditionnaire anglais

(Ce chapitre est constitué par un exposé des diverses unités composant le premier corps expéditionnaire jusqu'à l'échelon bataillon, en commençant par nos suppléments, car elle ne présentaient pas un intérêt suffisant pour le public français.)

CHAPITRE III

Le transport par mer du corps expéditionnaire

Je quittai Charing-Cross par train spécial le vendredi 14 août, à 14 heures, et m'embarquai à Douvres sur le croiseur *Sentinel*. M. Maurice Fitzgerald et quelques autres amis étaient à la gare pour me dire adieu. J'emmenais avec moi Murray, Wilson, Robertson, Lambson, Wake, Huguet et Brinsley-Fitzgerald, mon secrétaire particulier. La journée était sombre, maussade et triste, assez froide pour la saison. Douvres n'était plus la place joyeuse du temps de paix. Elle avait pris l'aspect d'une forteresse qui attend une attaque, d'un moment à l'autre. Très peu de monde dans la ville : la place était prête pour une action immédiate. Le beau port était rempli de destroyers, de sous-marins, quelques croiseurs. Toutes les entrées étaient fermées par des barrières de madriers, et des mines étaient posées.

Pour la première fois depuis la déclaration de guerre, l'aspect des signes extérieurs et visibles de la grande lutte pour laquelle nous nous engageons nous révéla. L'aspect des officiers et des hommes du *Sentinel* était fait pour ne donner aucune idée. Tous montraient leur visage fermé, leurs regards vifs, vigilants, ces regards intenses qui parlaient de veille sévère, de veille continue, prolongée de jour et de nuit. Ce sentiment paraissait très nettement et me fit grande impression.

Nous primes la mer un peu avant 16 heures et débarquâmes à Boulogne vers 17 h. 30. Je fus reçu par le gouverneur, le commandant et les personnages officiels du port : la réception fut très chaleureuse. Il y avait à Boulogne plusieurs camps de repos, que j'eus l'occasion de visiter. Officiers et hommes me parurent dans les meilleures conditions, pleins d'enthousiasme et de gaieté.

Boulogne n'était qu'un port secondaire d'embarquement, mais je puis reconnaître la scène avec exactitude. Tout le monde connaît cette vieille ville, si curieuse, si intéressante, dominée par la haute colline et la pittoresque citadelle. Partout, de grands signes d'activité, d'excitation. Partout des soldats, des marins britanniques et français. Tous étaient chaudement et joyeusement accueillis par la population de la ville.

Aux derniers rayons du soleil d'août, on voyait se lever au flanc des hauteurs les colonnes d'infanterie qui regagnaient leur camp de repos, musique en tête. Du haut des collines, au delà de la ville, les quais et les bassins, animés du débarquement incessant des troupes et du matériel, ressemblaient à des ruches humaines. Quand on regardait la mer, on voyait à la sauterie des transports entre l'escorte vigilante et balancée sur les flots des destroyers et des sous-marins gardant fidèlement la route.

Par-dessus tout s'élevait le monument du plus grand guerrier du monde, l'empereur-soldat, qui, plus de cent ans auparavant, avait, à cette même place, projeté l'invasion de l'Angleterre. S'il avait pu revenir aujourd'hui parmi nous, quelle n'eût pas

LES plongeurs du Golfe Persique — pauvres diables qui meurent généralement au bout de cinq ans, et gagnent à ce métier cent cents francs par saison pour eux et pour chaque tête de leur famille — extraient du fond des eaux pour 40 ou 60 millions de perles fines, suivant les années. Le reste des pécheries du monde entier ne produit guère que le tiers de cette somme. Mais sait-on qu'il y a peut-être un banc de moules perlières aux portes de Paris, et inexploité ? L'histoire est contée par M. Léonard Rosenthal, dans son livre si curieux, *Au royaume de la Perle*, qui vient de paraître.

Il se trouve des pécheries de perles en France même : celles de la Volagne, en Lorraine. Lorsque, au début du dix-neuvième siècle, l'impératrice Joséphine vint prendre les eaux de Plombières, on lui offrit un collier de perles de la Volagne. Elle exprima le désir de posséder quelques exemplaires du mollusque qui produisait ces perles, et on lui expédia à Paris une certaine quantité de moules perlières dites « mulettes allongées ». Joséphine, amusée ou séduite, fit mettre ces moules dans les pièces d'eau de sa propriété de la Malmaison.

S'y sont-elles reproduites ? Dans les étangs assez vastes de ce parc charmant et mélancolique, une petite fortune dort-elle ? M. Rosenthal ne semble pas éloigné de le croire, et, en tout cas, il serait assez facile de le savoir... Les perles d'eau douce ne sont pas toujours sans valeur : il en est de roses ou de mauves, parfois fort belles. Et y a quelques années, les habitants du Wisconsin ignoraient encore le mérite de celles qu'on trouvait en quantité dans les moules dont ils se nourrissaient ; leurs enfants s'en servaient pour jouer aux billes. Un voyageur en acheta tout un bocal pour quelques sous chez un épicer, et le revendit pour 10.000 francs à un joaillier de New-York. Aujourd'hui, les marais du Wisconsin en produisent pour cinq millions par an.

Pierre MILLE.

Le 1^{er} Mai sous la Coupole

Seules ont fait grève, hier, les deux horloges du Palais Mazarin : celle de la façade du quai Conti et celle de la cour d'honneur donnant accès à la salle de la Coupole. L'une et l'autre s'étaient arrêtées sur une heure et demie. De la nuit ou du jour ? On ne sait.

Mais était-ce la grève, ou... une coquetterie de ces horloges, refusant de marquer l'heure dans le temple de l'immortalité, au moment où les Quarante, — qui n'étaient d'ailleurs que onze, il est vrai, — venaient, malgré le 1^{er} mai, à leur séance ?

Les onze de ce 1^{er} mai ? Le maréchal Joffre et M. François de Curel en tête, — celui-ci, qui ne sera peut-être pas le prochain, admis, selon l'usage, « aux honneurs de la séance », après sa lecture de mardi, — puis MM. Brieux, directeur ; Lavedan, Henri de Régnier, Bazin, Cochon, Barrès, Doumic, Boylesse et Prévost.

Ils ont rédigé cette adresse à S. M. le roi d'Italie.

Il y a quatre cents ans, le 2 mai, Léonard

de Vinci mourait en France. Dans la science comme dans l'art, aucun génie humain ne le surpassa.

Réunie en séance le 4^{er} mai, l'Académie française, amie des gloires latines, a décidé de s'associer à l'hommage que l'Italie rendra demain à son illustre fils.

Elle est heureuse de transmettre à Votre Majesté l'expression de ses sentiments unanimes.

L'Académie, après avoir travaillé au Dictionnaire, a levé séance à 5 heures.

Les trois manières

En somme, il y eut trois façons de respecter la décision syndicale qui enjoignait aux restaurateurs, bouchers, épiciers, débitants de vins et liqueurs... de fermer boutique et de chômer. Les uns observèrent rigoureusement la consigne. Mais d'autres biaisèrent. Ils fermèrent sans fermer. Les volets étaient mis, mais les portes demeuraient surnoisement entre-bâillées. Et les familiers, les amis, les habitués étaient admis à consommer.

Enfin, il y avait ceux qui avaient ouvert leurs boutiques comme si de rien n'était. Et ceux-là, comme de juste, profitant de l'absence de concurrence, firent des affaires d'or.

Explication

5 heures du soir... Le ciel s'est rasséréné... Sur le pont des Arts, l'immuable aveugle agite sa béquille :

— Avez pitié, frères gens charitables !... Passe un agent, retournant sans doute d'une manifestation. Familièrement, il interpelle l'infirmier :

— Et toi, Emile, tu n'es pas allé manifester ?

— Non, répond flegmatiquement l'aveugle du pont des Arts : moi, je ne suis pas syndiqué !

Noces de mai

Si l'expérience a prouvé, depuis un assez grand nombre d'années, que le mois de mai n'était plus, en France, le plus beau des mois, la raison a prouvé encore mieux que ce mois n'était pas plus funeste qu'un autre pour le mariage, malgré ce qu'en ont pensé les anciens :

« Que les vierges et les veuves, dit Ovide, se gardent bien d'allumer, dans le mois de mai, les flambeaux de l'hyménée. Ces flambeaux se changeront bientôt en torches funèbres. »

De la vient que le vulgaire dit encore :

— Noces de mai, noces mortelles.

M. Poincaré diplômé

M. Sophocle Abr. Hudorogylis, représentant officiel des Grecs d'Anatolie au Congrès de la Paix, a été chargé, par le Synagogue littéraire grec de Constantinople, la plus ancienne institution de l'Hellénisme irrédime fondée en 1848, de remettre à M. le président Poincaré le diplôme de membre honoraire de cette académie.

M. Hudorogylis doit également présenter, au nom de ce même Synagogue, aux nombreux membres honoraires appartenant

aux diverses Académies un mémoire des revendications grecques en Anatolie.

L'habit ne fait pas le moine

Les véhicules militaires présentés aux ventes hebdomadaires du Champ de Mars ou de Vincennes ont quelquefois des caractéristiques éprouvées par les fatigues et les accidents de la guerre.

Les panneaux ont des trous et des bosses. Les capotages sont déchirés et les capotes délavées, mais le plus souvent la mécanique — la bonne mécanique française — a résisté.

Un bon nombre de ces véhicules rendront encore d'excellents services. Pour tous renseignements : Service des Ventes, 70, avenue de La Bourdonnais, Paris. Tél. Saxe : 76-57.

Une inauguration sensationnelle

Pour les élégantes vraies le grand événement de la dernière semaine a été, n'en doutez pas, l'inauguration du palais du boulevard des Italiens dédié aux parfums d'Orsay. En ouvrant cette vaste succursale, la maison de la rue de la Paix a été au-devant des desirs de la haute fashion, que les odorants effluves de « Roses », de « Fleur Bleue » ou de « Fleur de France » attirent irrésistiblement.

LE PONT DES ARTS

Le Musée Carnavalet vient de rouvrir ses portes, closes depuis cinq ans. MM. Andraud, préfet de la Seine ; Chassagnon-Goyon, président du Conseil municipal, et Pouch, président du Conseil général, ont présidé à la réouverture, en compagnie de M. J. Babin, le conservateur, qui a succédé à feu M. Cain. Carnavalet est agrandi et remanié, et on va y créer une salle des souvenirs de la guerre.

L'inauguration des expositions de La Tour et de Vincennes, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est reportée au 12 mai.

LE VEILLEUR.

LA CURIOSITÉ

Succession de M. Georges Hoentschel (2^e vente). — On se souvient du succès qu'obtint, il y a un an, la première vente après décès des collections Georges Hoentschel, où amateurs et marchands rivalisèrent à la mise des enchères. Reunis avec la même ardeur de goût par ce grand collectionneur, les objets, au nombre de cent vingt environ, qui composent la deuxième vente, ont été dispersés à la Galerie Georges Petit le lundi 5 mai.

Cette deuxième vente comprend des tableaux, des peintures décoratives, des dessins de portes, etc., du dix-huitième siècle surtout, des écoles française et étrangère ; des sièges anciens des époques Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Directoire ; et des sculptures décoratives. Demain samedi la Galerie Georges Petit ouvrira ses portes pour l'exposition particulière de toutes ces œuvres d'art ; le lendemain, dimanche 6 mai, l'exposition sera publique.

Comme pour la première vente, c'est M. Lair-Dubreuil qui dirigera les enchères ; il sera assisté de MM. Paulme et Lasquin, experts.

Après la vente, à 5 heures, Succession de M. de la Contesse (2^e vente). — Les collections de M. de la Contesse (M. Lair-Dubreuil et Warin. MM. Falkenberg et Robert Linzeler).

Salle 5. Vente. Meubles modernes et anciens, bronzes d'art et d'ameublement, faïences, tableaux, objets de vitrine, tentures (M. Baudouin).

MÉMOIRES DE GUERRE FRENCH

Copyright by « Excelsior » (France), « Daily Telegraph » (England) and « New-York Herald » (United States of America) 1919.

CHAPITRE II

Le corps expéditionnaire anglais

(Ce chapitre est constitué par un exposé des diverses unités composant le premier corps expéditionnaire jusqu'à l'échelon bataillon, en commençant par nos suppléments, car elle ne présentaient pas un intérêt suffisant pour le public français.)

CHAPITRE III

Le transport par mer du corps expéditionnaire

Je quittai Charing-Cross par train spécial le vendredi 14 août, à 14 heures, et m'embarquai à Douvres sur le croiseur *Sentinel*. M. Maurice Fitzgerald et quelques autres amis étaient à la gare pour me dire adieu. J'emmenais avec moi Murray, Wilson, Robertson, Lambson, Wake, Huguet et Brinsley-Fitzgerald, mon secrétaire particulier. La journée était sombre, maussade et triste, assez froide pour la saison. Douvres n'était plus la place joyeuse du temps de paix. Elle avait pris l'aspect d'une forteresse qui attend une attaque, d'un moment à l'autre. Très peu de monde dans la ville : la place était prête pour une action immédiate. Le beau port était rempli de destroyers, de sous-marins, quelques croiseurs. Toutes les entrées étaient fermées par des barrières de madriers, et des mines étaient posées.

Pour la première fois depuis la déclaration de guerre, l'aspect des signes extérieurs et visibles de la grande lutte pour laquelle nous nous engageons nous révéla. L'aspect des officiers et des hommes du *Sentinel* était fait pour ne donner aucune idée. Tous montraient leur visage fermé, leurs regards vifs, vigilants, ces regards intenses qui parlaient de veille sévère, de veille continue, prolongée de jour et de nuit. Ce sentiment paraissait très nettement et me fit grande impression.

Nous primes la mer un peu avant 16 heures et débarquâmes à Boulogne vers 17 h. 30. Je fus reçu par le gouverneur, le commandant et les personnages officiels du port : la réception fut très chaleureuse. Il y avait à Boulogne plusieurs camps de repos, que j'eus l'occasion de visiter. Officiers et hommes me parurent dans les meilleures conditions, pleins d'enthousiasme et de gaieté.

Boulogne n'était qu'un port secondaire d'embarquement, mais je puis reconnaître la scène avec exactitude. Tout le monde connaît cette vieille ville, si curieuse, si intéressante, dominée par la haute colline et la pittoresque citadelle. Partout, de grands signes d'activité, d'excitation. Partout des soldats, des marins britanniques et français. Tous étaient chaudement et joyeusement accueillis par la population de la ville.

Aux derniers rayons du soleil d'août, on voyait se lever au flanc des hauteurs les colonnes d'infanterie qui regagnaient leur camp de repos, musique en tête. Du haut des collines, au delà de la ville, les quais et les bassins, animés du débarquement incessant des troupes et du matériel, ressemblaient à des ruches humaines. Quand on regardait la mer, on voyait à la sauterie des transports entre l'escorte vigilante et balancée sur les flots des destroyers et des sous-marins gardant fidèlement la route.

Par-dessus tout s'élevait le monument du plus grand guerrier du monde, l'empereur-soldat, qui, plus de cent ans auparavant, avait, à cette même place, projeté l'invasion de l'Angleterre. S'il avait pu revenir aujourd'hui parmi nous, quelle n'eût pas

CHAPITRE II

Le corps expéditionnaire anglais

(Ce chapitre est constitué par un exposé des diverses unités composant le premier corps expéditionnaire jusqu'à l'échelon bataillon, en commençant par nos suppléments, car elle ne présentaient pas un intérêt suffisant pour le public français.)

CHAPITRE III

Le transport par mer du corps expéditionnaire

Je quittai Charing-Cross par train spécial le vendredi 14 août, à 14 heures, et m'embarquai à Douvres sur le croiseur *Sentinel*. M. Maurice Fitzgerald et quelques autres amis étaient à la gare pour me dire adieu. J'emmenais avec moi Murray, Wilson, Robertson, Lambson, Wake, Huguet et Brinsley-Fitzgerald, mon secrétaire particulier. La journée était sombre, maussade et triste, assez froide pour la saison. Douvres n'était plus la place joyeuse du temps de paix. Elle avait pris l'aspect d'une forteresse qui attend une attaque, d'un moment à l'autre. Très peu de monde dans la ville : la place était prête pour une action immédiate. Le beau port était rempli de destroyers, de sous-marins, quelques croiseurs. Toutes les entrées étaient fermées par des barrières de madriers, et des mines étaient posées.

Pour la première fois depuis la déclaration de guerre, l'aspect des signes extérieurs et visibles de la grande lutte pour laquelle nous nous engageons nous révéla. L'aspect des officiers et des hommes du *Sentinel* était fait pour ne donner aucune idée. Tous montraient leur visage fermé, leurs regards vifs, vigilants, ces regards intenses qui parlaient de veille sévère, de veille continue, prolongée de jour et de nuit. Ce sentiment paraissait très nettement et me fit grande impression.

Nous primes la mer un peu avant 16 heures et débarquâmes à Boulogne vers 17 h. 30. Je fus reçu par le gouverneur, le commandant et les personnages officiels du port : la réception fut très chaleureuse. Il y avait à Boulogne plusieurs camps de repos, que j'eus l'occasion de visiter. Officiers et hommes me parurent dans les meilleures conditions, pleins d'enthousiasme et de gaieté.

Boulogne n'était qu'un port secondaire d'embarquement, mais je puis reconnaître la scène avec exactitude. Tout le monde connaît cette vieille ville, si curieuse, si intéressante, dominée par la haute colline et la pittoresque citadelle. Partout, de grands signes d'activité, d'excitation. Partout des soldats, des marins britanniques et français. Tous étaient chaudement et joyeusement accueillis par la population de la ville.

Aux derniers rayons du soleil d'août, on voyait se lever au flanc des hauteurs les colonnes d'infanterie qui regagnaient leur camp de repos, musique en tête. Du haut des collines, au delà de la ville, les quais et les bassins, animés du débarquement incessant des troupes et du matériel, ressemblaient à des ruches humaines. Quand on regardait la mer, on voyait à la sauterie des transports entre l'escorte vigilante et balancée sur les flots des destroyers et des sous-marins gardant fidèlement la route.

Par-dessus tout s'élevait le monument du plus grand guerrier du monde, l'empereur-soldat, qui, plus de cent ans auparavant, avait, à cette même place, projeté l'invasion de l'Angleterre. S'il avait pu revenir aujourd'hui parmi nous, quelle n'eût pas

A LA BOURSE DU TRAVAIL

LE MEETING DE LA FÉDÉRATION DU SPECTACLE

Plusieurs milliers d'artistes dramatiques et lyriques, musiciens, choristes, chorégraphes, contrôleurs, électriciens, machinistes, opérateurs de cinéma se sont réunis pour un programme d'action.

L'idée syndicaliste a fait son chemin, au théâtre. Pour la première fois, on voit réunis, dans la grande salle de la Bourse du travail, artistes dramatiques et lyriques, danseurs et danseuses, machinistes, musiciens, électriciens, choristes, contrôleurs, opérateurs de cinéma, utilisés, tous les travailleurs, intellectuels ou manuels, du « plateau ». Tous sont venus en foule au grand meeting organisé par la Fédération du spectacle à l'occasion du 1^{er} Mai. Ils sont à la prés de 5.000, pêle-mêle, le comédien à mains gantées à côté de l'ouvrier en casquette, et dans ce chœur démocratique, figurent modestement des personnages de premier plan. On reconnaît Max Dearly, Tardieu, Lugné-Poe, René Fauchois, Gerbault, de la Comédie-Française ; Mlle Mary-Hett, qui prend place au bureau, à côté du président machiniste ; Gaston Séverin, Savoy, etc.

M. Paul Daubry, puis M. Pierre Campana, au nom des artistes dramatiques, renouvellent, à la tribune, devant les syndicats assemblés, la volonté des artistes d'entrer dans la Fédération.

Notre réunion du 23 avril a eu, dit M. Campana, un premier résultat. L'Union des Artistes, sous la menace du syndicat naissant, a obtenu des directeurs la promesse d'un contrat-type et d'un salaire minimum. Mais ce ne sont que des promesses. Rien n'en garantit l'exécution. Et le minimum de salaire de 10 francs est inacceptable. Quel que décide l'Union des Artistes dans son assemblée du 5 mai, nous constituerons, le 6 mai, notre syndicat.

Il faut diminuer le cachet des vedettes, qui gagnent jusqu'à 600, 800, 1.000 et 1.200 francs par jour, et augmenter le salaire des petits — dont certains jouent des rôles importants pour 7 francs par jour.

Dans notre syndicat, pas de vedettes à la tête : leurs intérêts ne sont pas les nôtres. Mais des jeunes, animés de l'esprit syndical et décidés à l'action.

Massif, puissant, éloquent, voici M. Jouhaux, secrétaire de la C. G. T., à la tribune. Il salue l'adhésion des artistes dramatiques et lyriques à la Fédération du spectacle. On l'acclame. C'est un grand premier rôle, très simple, plus simple que M. Guiry. Il dit des choses ironiques parfois, souvent profondes :

Pour la première fois, vous voilà avec nous, vous dont la simple tâche paraissait être d'amuser, de distraire, de faire rire... Vous paraissez très éloignés du peuple... Et, pourtant, la plupart d'entre vous sortent du peuple... Vous y revenez, pour défendre votre droit à la vie, et parce que vous sentez que vous êtes solidaires du peuple. Obéissez-vous seulement à l'intérêt ? Non. Vous comprenez aussi que nous sommes à un tournant de l'histoire et de l'évolution sociale. Après des années de douleur et de silence, les peuples vont enfin exprimer leur volonté !

C'est aussi l'idée qu'avait chassé l'ennemi M. Carpentier, au nom des artistes démolis : — Ceux qui sont morts veulent que nous fondions un monde meilleur !

Mais on annonce une délégation des directeurs de spectacle, MM. Dufrenne, Duplay, Léon Volterra demandant à être entendus. Successivement, ils exposent à la tribune leur point de vue.

Nous examinerons toutes vos revendications avec sympathie, dit M. Dufrenne. Augmentation de salaires pour les artistes ? Soit ! Mais, alors, il nous faudra diminuer le cachet des vedettes. Si vous nous aidez à la faire, vous nous rendrez service à nous, directeurs ! Vive la C. G. T., si elle nous aide en cela !

Faites une distinction, dit à son tour M. Duplay, entre les directeurs de théâtre honnêtes et animés du souci d'art, comme Génier, et les mercantis. Ne rendez pas la vie impossible aux premiers par des exigences mal réfléchies.

Cette distinction, M. Le Gris, au nom du syndicat des machinistes, est le premier à la faire :

Nous ferons des concessions aux directeurs qui honorent le théâtre, aux rénovateurs qui cherchent à en élever le rôle et l'esprit ; mais, en faveur des commerçants qui transforment les salles de théâtre et les musées en lieux mal famés, en faveur des entrepreneurs de spectacles vulgaires et déshonorants, aucune concession ! Le syndicat des machinistes a des revendications précises : l'augmentation des salaires, l'application loyale de la journée de huit heures ! Certains directeurs, comme M. Dufrenne, nous refusent satisfaction. Eh bien, nous irons à la bataille, et jusqu'au bout !

M. Guiraud, au nom du syndicat des électriciens, se solidarise avec le syndicat des machinistes.

M. Dufrenne veut répondre à M. Le Gris. Mais l'assemblée devient houleuse, et la conclusion du débat est donnée par M. Le Gris qui, de nouveau, signifie à M. Dufrenne son ultimatum formel.

On entend successivement M. Sempé, au nom des artistes musiciens ; M. Favat, au nom des artistes lyriques, et M. Velay, qui, au nom des choristes, demande la suppression des agences théâtrales.

Il est entendu entre les délégués des diverses corporations qu' aussitôt après la constitution du Syndicat des Artistes dramatiques et lyriques, qui a lieu le 6 mai, chacun des syndicats de la Fédération du spectacle élaborera un cahier de revendications qu'un comité intersyndical examinera et réunira. Puis, ce programme minimum de tous les travailleurs du spectacle sera porté à la connaissance des directeurs de théâtre et de spectacle — qui devront y satisfaire.

L'assemblée se sépara, après avoir voté, à mains levées, un ordre du jour approuvant l'ensemble de ces revendications. — CHARLES MÉRE.

La première de ce soir. — A la Gaité-Lyrique, à 8 heures, Dans le maquis, pièce lyrique en 1 acte et 2 tableaux de M. Joseph Martin, dont les principaux interprètes sont : MM. Renaud, Bressy, Mlle Renée Villemot. Ce nouvel ouvrage accompagnera sur l'affiche les *Pêcheurs de perles*.

La répétition générale de ce soir. — A l'Opéra-Comique, à 8 heures, la répétition générale de *Mélanie*, qui devait avoir lieu lundi 5 mai, est définitivement reportée au vendredi 9 mai. Lundi, on donnera Werther.

Odéon. — A 16 h. 15, séance musicale du Comité d'initiative artistique, œuvres de

TRICAL Le Plus Exquis Reconstituant Alimentaire

Déodat de Séverac, Roger Ducasse, Maurice Ravel, Albert Roussel, Florent Schmitt, interprétés par Mmes Anita Berioz, Hélène Léon, Suzanne Thévenet ; MM. Louis Aubert, Marcel Chadeigne, Léo-Pol Morim, Maurice Vieux.

« La Folle Nuit » au théâtre Edouard-VII. — Demain, reprise de la *Folle Nuit*. L'interprétation comprend les deux créateurs Marguerite Deval et Henry Defreyn, et M. Cazalis dans l'abbé ; le rôle de Sylvère servira de débuts à Mlle Louise Lagrange, transfuge de la Comédie-Française.

Athénée. — La matinée consacrée à la France et la Musique, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remise au vendredi 9 mai.

PETITES NOUVELLES

— Les auteurs de la fructueuse *Phé-Pé* — M. Albert Willemetz pour le livret et M. Charles Lemaître pour la musique — ont écrit une *Aventure du Roi Pausanias*.

— Le théâtre Sarah-Bernhardt donnera dans un de ses prochains spectacles une pièce de M. Pierre Frondaie.

LES SALONS DES ARTISTES FRANÇAIS ET DE LA NATIONALE

Cette année, les "Jeunes" du Salon d'Automne exposent au Salon des "Vieux". Quatre salles leur sont réservées. Dans les salles V, VI et VII sont groupées les œuvres des morts, des blessés et des combattants de la guerre; la salle VIII est réservée aux artistes mobilisés.

Intéressant, n'est-ce pas, de nous épancher en considérations « de haute garniture » sur l'art des Salons. Les Salons sont un fait; il faut donc les subir, comme la guerre, comme la paix, comme la vie... Et, de même que ces trois importantes choses, ils comportent du bien et du mal. Ils permettent aux artistes de se produire. Il est vrai que les mille et un salonnets et « théâtres de peinture » leur en fournissent abondamment par ailleurs l'occasion journalière. Ce printemps, les deux vieilles maisons, jadis rivales, ont, qu'un schisme décelant avait séparées, ont, ainsi que l'an passé, gentiment fusionné. Ce serait même un assez bon sujet de concours pour le prix de Rome que ce thème : « Réconciliation solennelle des « Artistes Français » et de la « Société Nationale » ; on verrait M. Flameng donnant l'accolade à M. Bartholomée, comme fond d'esquisse, le Salon d'Automne honteux, désemparé, brûlant ses pinceaux sous l'image honnie de Cézanne...

A vrai dire, le Salon d'Automne, dont un édile surexcité a décerné le trépas, n'est pas mort du tout... Et même je sais quatre salles — de la cinquième à la neuvième — au Grand-Palais, section « Nationale », où il se tient, et où il tient, George Desvallières, en effet, membre influent de la « Nationale », et vice-président de l'« Automne », a trouvé le moyen d'amener les jeunes au Salon des vieux.

AUX « ARTISTES FRANÇAIS »

Je dois, tout bonnement parce que les « Artistes Français » étaient prêts avant les autres, vous guider d'abord chez MM. Flameng et Cormon. Nous mangerons notre pain blanc en dernier... Il y a d'ailleurs des gens de talent chez les héritiers des « Champs-Élysées ».

SALLE XXV. — MM. Martin, Quost, Grün, Joron.

M. Henri Martin est de l'Institut. Mais il demeure Henri Martin, tout comme Ernest Laurent demeure Ernest Laurent. Donc M. Martin montre un clair et expressif petit portrait de lui-même, et deux vues postérieures aimablement ensoleillées; M. Quost, une prairie où flotte le souvenir des cornes de Gortel; M. Joron expose avec fougue la virtuosité de M. Grün ne va point sans quelque louable effort vers un art plus simple. Et la banalité chère à M. Elcheverry a le mérite, cette fois, de n'être point lapageuse.

SALLE XXI. — MM. Humbert et Cormon; MM. Jomais et Pointelin.

MM. Humbert et Cormon se font vis-à-vis, l'un à gauche, l'autre à droite, et l'un à la robe qu'il a peinte de du plus solide métal. Quant à M. Cormon, on ne perçoit guère de différence entre la composition qu'il soumet au public et celles que les logistes du prix de Rome lui donnent à juger.

La douceur grave des sites de M. Pointelin est recueillie; et les *Communiantes* de M. Jomais méritent l'estime.

SALLE XXII. — MM. Gustave Pierre, Adler, Mathurin, Domergue, d'Estienne.

M. Adler, à qui il avait jadis de montrer la meilleure toile des « Artistes Français », laisse aujourd'hui ce soin à M. Gustave Pierre. Le *Convoi de troupes* de ce dernier est une œuvre et sobre toile, influant plus pathétique, en son réalisme, — car c'est adroit, qui ne manque ni de hardiesse ni de charme. A ses côtés, et contrastant avec lui, Mathurin, tout frissonnant d'émotion contenue, doux et tendre disciple de Laurent. La fillette d'Henry d'Estienne, verte sur un fond d'or, est une œuvre précieuse délicatesse; le village de Charrelon dort, enfoui sous la neige; Joets manie les valeurs sombres avec dextérité. Bèze, à millerise; et Cabie, « harpiste ». Pourquoi ces deux peintres doués se cherchent-ils au travers d'autrui?

SALLE XXIII. — MM. Déchenaud, Avy.

Rien de bien attachant en cette salle. M. Déchenaud s'évertue à une médiocrité grise, et y parvient. Son couple de bourgeois est bourgeois (non au sens Fantin de la mot). M. Clairin chante ingénument les Allées d'Autonne, avec une belle et saine, M. Avy brosse un pimpant décor. M. Paul Lenoir, redécoré à mille et un, et M. Zé agresse une vignette, et les deux peintres de MM. Guinier et Royer sont interchangeables.

ROTONDE. — Miniatures

Tout en reconnaissant que Mme Debillemont-Chardon s'applique de son mieux à faire revivre Mme Herbelin, nous serons permis de déplorer que la miniature ne soit pas, au Salon, sa place à la photographie en couleurs? Ce serait plus franc.

SALLE XXIV. — MM. Jean-Paul Laurens, Maxence.

Divers officiers généraux, dont un Américain, dû à M. Jonas, et une *Victoire*, de M. Maxence... La guerre, vue par M. Bouchard. Tout cela est connu, un peu bien tassé. Les marines bleues de M. Foreau sont plus discrètes que le Midi crayonné de M. Olive.

M. Jean-Paul Laurens n'a point de peine à donner un aussi pittoresque entourage. Il est docte, il n'a rien de pas. Son savoir est froid. Quand Michelet ou Delacroix ressuscitent le passé historique, ils nous « empoignent » plus que Henri Martin (l'écrivain) ou que M. Laurens.

SALLE XXV. — MM. Pierre Laurens, Devambez, Bail, Lauth.

Corrocte et sage effigie de magistrat modeste par M. Davant. M. Bail poursuit avec brio la série de ses symphonies blanches. Des nappes, des tabliers, des cuivres, et tout cela sonne sous un éclairage artificiellement obtenu.

M. Devambez, ou la *Victoire* à Lilliput. La vie grouille en ces tableaux dénués de prétention. M. Lauth est « distingué » à la manière de John Lavery; M. Amédée Buffet, restitué avec honnêteté, mais sans accent, les quais de Paris. M. Didier-Pouet, la pour un jour de son thème cher,

s'essaye à une chaumière couverte de neige. Et M. Pierre Laurens a copié avec force, sécheresse, dureté, le grani qu'est le visage osseux et tourmenté de son célèbre papa.

SALLE XXVI. — MM. Bonnat, Renard, Rochegrosse, Hoffbauer.

M. Bonnat, on le sait, a réalisé l'accord entre artistes. Mais l'accord entre une figure et le fond est chose autrement malaisée. M. Bonnat est d'ailleurs bien trop vénérable, chargé d'ans et de fragiles gloires officielles, pour que la critique se risque à le juger. Ce soin est remis à la postérité.

Près des « Hidaigos » bien venus de M. Thill, voici un curieux « Nocturne » de M. Hoffbauer, un Rochegrosse d'une manière dépourvue à souhait, un Emile Renard fade, cotonneux, doucâtre, et diverses autres productions *ejusdem farinae*. Je note, cependant, un bon Bouquet, grassement peint, de Mme Martin-Gourdault. Et je m'efface devant ceci : une femme de chambre, en costume d'Ève, astique une lampe. La chose, signée Fougaret, s'intitule *Victoire*. Est-ce le prénom de la petite bonne? Mais, alors, pourquoi cette tenue?

SALLE XXVII. — MM. Saint-Germier, Gabriel Ferrier, Chigot, Ridel.

Les dirigeants des Artistes Français ont exhumé un portrait porcelainé et creux de M. Gabriel Ferrier. On eût été plus avisé de laisser dormir cette gloire qui s'effrite. M. Saint-Germier rend à Pietro Longhi un hommage défectueux. Il est regrettable pour cet illustrateur qu'il y ait, à deux pas, chez M. Lapauze, de vrais Longhi.

M. Chigot dit avec allégresse le sourire des pompiers en fleurs; M. Ridel se souvient de Gustave Moreau, et l'édulcore. Et voici l'inévitable anecdote de « Cardinaux », inaugurée jadis par M. Hermann qui, aujourd'hui, recueille leur fructueux commerce.

ROTONDE. — Miniatures et gravures

Sauf un bon dessin rehaussé d'Adler, et un lot d'estampes de Zévolt et Henry Chiffier, on ne trouvera ici que des cartes postales colorées.

SALLES XXVIII et XXIX. — MM. Paul Chabas, Patricot, Flameng, Gorguet, Gervais.

Aux portraits d'une emphase vulgaire que fabrique M. Flameng pour une clientèle qui se croit aristocratique (regardez, si vous en avez le courage, le « dessin » de la main droite, dans le portrait accroché au centre) on préférera son pittoresque et sérieux « Défilé de combattants écossais ». Des roses, et des mauves apaisés, des harmonies d'un goût fin, mais trop de ce fondus cher à la publicité, trop de concessions, d'artifice, d'afféterie, de mignardise, et c'est M. Paul Chabas.

M. Patricot est un physionomiste attentif; M. Gorguet fait concurrence à M. Weerts. Sa « Muse », d'autre part, est bien creuse et bien « École ». M. Gervais d'avoir restreint son format. Sans la guerre, il eût envahi la muraille. M. Frank Bail n'est différencié de son frère Joseph que par le prénom.

SALLES XXX et XXXI. — MM. Baschet, Calbet, Gagliardini, Cayron, Caputo, Balande.

Notre promenade tire à sa fin... Et les portraits mondains se succèdent... M. Baschet, sans contredit, est plus fort que M. Flameng, sa petite image d'un *Debussy* jeune, au front luit sous des boucles calistées, atteste qu'il a connu et aimé Antonello de Messine. Mais ce *Debussy* est du Baschet d'antan.

M. Calbet obtient les honneurs de la cimaise. C'est la misère des temps que de semblables « honneurs » soient réservés à l'avancement.

M. Gagliardini est, lui aussi, un des témoins de cette Société agonisante. Il fut un temps où Fantin-Latour et Henner la paraient d'un plus ferme prestige. M. Wencker expose une avengante robe rouge. Puisque M. Wencker aller méditer au Louvre, devant les rouges du Titien! (Indiquons-lui le manteau de Joseph d'Arimate, dans l'Ensevelissement du Christ).

M. Cayron a lâché Boldini pour Chabas; les « gosses » de M. Geoffroy sont sa marque de fabrique, sa spécialité, sa firme. M. Didier-Pouget revient à ses bruyères; un « Intérieur », de M. Halli est à signaler; et à louer, M. Caputo, comme tout à l'heure M. Bèze, démontre Richard Miller. Et les voiles vaporeuses de M. Balande claquent au vent du large.

POURTOURS

Parmi mille et une gravures commerciales, pastels, aquarelles, pyrogravures et gaudrages, je déniché Mlle Cormier, MM. Léon Félix, Barbaroux, Mailland, Bain, Alberti, Synave, Leo, Mlle Olga Vion, un adroit portrait de *Paul Bourget* dû au crayon aiguisé de Corabouf; un pastel de Mlle Contant; une toile de Jacques Weismann; deux élégantes silhouettes de femme de M. Mario de Goyon, et surtout une belle œuvre que Mlle Germaine Schrederer a composée pour un roman de Boylève.

A LA SOCIÉTÉ NATIONALE

Il y a ici plus d'ordre, — grâce à un placement que n'a pas dicté l'unique souci de la hiérarchie — et plus de talent, de par la ressource des Jeunes. Les salles V, VI, VII et IX sont occupées par le « Salon d'Automne », avec Luc-Albert Moreau, Dunoyer de Segonzac, Flandrin, Fournier, Ottmann et Guérin, appelés par Desvallières. Les amis de la peinture se réjouissent et sourient...

SALLE I. — Rétrospectives : Anbè, La Gandara, Lepère, Billotte, Agache, Roger Jourdain, Milcendeau, Marie Duham, Maufra, Gabriel Roby, Bugatti.

La « Nationale » honore ses morts. Rodin, de tous, est le plus grand, celui qui ne mourra point. Mais les « convenances » exigent qu'on s'abstienne... Quel scandale si l'on nous eût exhibé des Montaguettis! Par précaution, on a « évité » le maître. Il peut attendre... Aubé et Bugatti, l'un docte, l'autre souple, seront les statues dont nous déplorons la disparition.

Passons la funèbre revue. Voici feu Agache, si supérieur par l'âme — qu'il avait fort élevée — à ce qu'il réalisa. La Gandara, inférieure à ce qu'il eût pu faire, et dont les débuts promettaient mieux (du temps de la *Femme à la rose*) que ces images fatiguées et crispées; Manfra, qui s'obstinait à « composer », à l'heure où l'impressionnisme se satisfaisait d'effets

d'atmosphère; mais les constructions de Maufra sont pénibles, et il réussissait mieux de vives et rapides aquarelles. Voici Lepère, dont la saine et probe peinture ne nous interdit pas de constater que Lepère fut surtout un incomparable graveur. Voici — ô douloureuse nouvelle! — cette charmante et fine Marie Duham, si réticente en sa mélancolie pieuse. C'est en voyant ses œuvres exquises, exposées en cette salle, que j'apprends sa mort. J'apporte à Henri Duham doublement et cruellement frappé (car son fils Rémy, lui aussi, a disparu en 1916), mon affectueux sentiment de condoléances. Voici Roger Jourdain, le cordial Michel Cazin; Gabriel Roby, qui s'était, à force de labeur, libéré de l'École; feu Billotte et ses clairs de lune; et le dernier en date, notre regretté Milcendeau, qui un *Marais vendéen* est une page digne de survie.

SALLE II. — MM. Ménard, Zacharian, Lhermitte, Lucien Griveau, Forain, Béraud, Edwin Scott, Walter Gay; M. Delalochère.

Très forte scène de tribunal de Forain, l'une des meilleures toiles, et de Forain et du Salon. Des *Mémoires* de M. Lhermitte, auxquelles on est en droit de préférer celles de Claude Monet. Les *Nymphes au bain*, d'une pure et suave vénéusté, de M. Ménard, ce classique; un petit Lucien Griveau, de savoureuse exécution. Un Rixen « de guerre », qui égale par sa prodigieuse candeur, l'humour parisien de M. Béraud; j'avoue goûter, plus que ses *Joueurs de billard*, certain *Coin de salon*, d'un faire raffiné. Edwin Scott et l'harmonie grise de ses brumes ouates; Walter Gay, précède. Buste curieux de *Bouquetter*, par Bignon. Une vitrine de porcelaines de Delalochère, magicien impeccable des arts du feu. Et M. Zacharian... Je songe que les antiquaires des siècles à venir vendront, — rusés ou ignares — des Zacharians comme des Chardins...

SALLE III. — MM. Roll, Jeannot, Smith, Willette, Auburtin, Gilsoul, Drivier.

Roll est jeune, en dépit des années et des passages misères physiques. Ce grand chercheur opiniâtre aura passé sa vie à se renouveler; magnifique exemple offert à la jeunesse. Son plafond, dédié à Berlioz, est digne du maître des *Truys*.

Les paysages flamands de Gilsoul, les vallées de Madeline (qui a raison d'admirer Guillaume), les *Bucurs*, de Jeannot; le portrait véridique de *Karbowsky*, par Mlle Breslau; les *Ivills*, Les Loups, honorables, et supérieurs aux Dagnaux et aux Rosset-Grangers. Auburtin est le continuateur de la tradition Puvion, et l'on aimera ses révers plastiques. On déplorera l'erreur de Willette. S'il eût traité à la dimension d'un croqueton ce qu'il a exagérément traité en panneau, nul n'eût marchandé les applaudissements. Bustes excellents de Doré, Vigoureux, de Monard; René Carrière, fidèle aux enseignements paternels.

SALLE IV. — MM. Besnard, Muenier, Dinet, Gervex, Dagnan-Bouveret, Friant, Guignard, David-Nillet, Paulin, Philippe Besnard.

Les souverains belges de M. Besnard ont été récemment admirés chez Petit; on les reverra ici. Le prestigieux brio de M. Besnard lui rallie d'unanimes suffrages. Dire de M. Dagnan-Bouveret qu'il est égal à lui-même est-il un compliment? On souhaiterait tant à M. Dagnan fût enfin supérieur à lui-même! M. Muenier met au premier d'une grâce indéniable un merveilleux savoir-faire. Le « Nu » de M. Friant est une académie de professeur impeccable.

M. Gervex, ou l'art suprême du couturier. MM. Weerts et Legout-Gérard, d'une jovialité à qui nul ne résiste. M. Gurney, franc, libre et verveux. L'Orient conventionnel de M. Dinet. La Bretagne, qui a du caractère, de M. David-Nillet.

Une page de M. Mathey, disciple fin de Boudin; un bon *Troupeau* de M. Guignard; une *Forêt* de M. Moulle; Philippe Besnard, un buste, où l'élégance aiguë du père revit chez le fils.

SALLES V, VI, VII. — L'appel aux jeunes.

— Les morts de la guerre: Richard Desvallières, Scherbr, Remy Duham, Georges-Faure, Henri Doucet. Les blessés et les combattants: Lemordant, Karbowsky, André Rivard, Marcel Roll, Luc-Albert Moreau, Dunoyer de Segonzac, Gabriel Fournier, Marchand, Ottmann, Flandrin, Guérin, Georges Hugo, Jaumes, Desvallières, Denis, Dufresne, Laprade, d'Espagnac, Dorignac, Camoin, Duray, Renaudot, Despiau, Dejean, Pimienta.

Inclinons nous devant la tombe de ces jeunes hommes fauchés en la fleur de leur âge. Qui pourrait contempler sans un serrement de cœur ces paysages sensibles d'un Richard Desvallières; cette noble page de Scherbr; le portrait de M. Faure, par Georges-Faure; les ouvrages divers de Robert Besnard, Henri Doucet, Stephen de Terlikowsky, Ricardo Flores, et le *Défilé de prisonniers boches* de Truchet?

Un portrait de *Spargaret*, d'un bon goût, bien qu'il faille nous le ravir. Ses deux grands panneaux démontrent à quel point la confiance et l'estime lui étaient dues. Hugues de Beaumont est un sincère et vigoureux praticien; Pierre Bertrand un mariniste alerte, Marcel Roll respire la santé et la joie; René Carrère se simplifie; Belnet est fin, et ses petites scènes sont d'un œil juste. André Rivard, technicien du métal, affirme un étonnant progrès: il a de qui tenir!

Un décor de drapeaux, de Jaumes, sert de péristyle à la salle. George Desvallières fait sa rentrée au Salon avec un tableau où il a mis toute son âme de patriote et de croyant, comme aussi toute sa science. Un *Christ* pantelant de lassitude — le poids de la plus affreuse guerre céra ses muscles — s'affale, s'accroche à un arbre étêté et squelettique, qui se détache contre un ciel noir d'encre. Et ce Christ brandit la loupe sublime du drapeau troué de balles. La tâche violente des trois couleurs forme avec le fond sinistre un contraste dur et voulu. L'arabesque singulière, le dépouillé, le décharné, le tragique de l'apre moreau, ce mélange de mysticité et de réalisme, confèrent à cette œuvre une solennité qui impose le respect.

À la cimaise, Luc-Albert Moreau. Une toile déjà ancienne, et connue, superbe d'harmonie, de cadence réfléchie, de beaux volumes ordonnés. Près de lui, Segonzac, et son mélier puissant et gras; les *Landvires* de Jean Marchand. Certes, on peut juger ces trois peintres sur ces trois œuvres, mais il faut dire qu'elles sont antérieures à 1914, donc qu'ils n'ont pas peint — et pour cause

— depuis cinquante mois; vous voyez quel avenir s'ouvre à ceux-là!

Plus loin, un Guérin, deux d'Espagnats, divers bustes de Pimienta, aviateur mutilé et sculpteur solide; une *Annunciation* suave de Maurice Denis, un panneau de Maurice Dufresne, chercheur inquiet; deux bons haloux; un Valdo Barbey, qui progresse; un remarquable panneau hindou de Dorigac, à signaler aux amateurs de lapidescence romaine; l'Arlequin, aux stridences de l'infamie, d'Henry Ottmann; un noble *Christ* de Victor Dupont; trois ou quatre Flandrins bucoliques et virgileux; un paysage puissamment médité de Gabriel Fournier; Helli, Renaudot, Dres, Duroz, de beaux Beltrands, gravés d'après Guys; Camoin; un *Parc* exquis de Pierre Laprade; un *Nocturne* de Jean Galtier-Boissière, et trois Georges Hugos. Il se pourrait bien que la *vraie* guerre eût été exprimée par Georges Hugo.

Despiau, purs bustes admirables de l'époque d'une frémillante modernité; un plateau de Dejean, de force et volonté impressionnantes.

SALLES VIII et IX. — MM. Henri Morisset, William Malherbe, Deluermoz, Jacques Brissard, Charlot, André Verdilhan; MM. Wiérick, Cavaillon et Poisson.

Le Salon de la « Nationale » à proprement parler, reprend ici, après l'autonale parenthèse. Nous y rencontrons toutefois divers mobilisés, de classes anciennes ou récentes. C'est Henri Morisset et son vieux *Poulu*, de haute allure; André Verdilhan et ses marines emplies d'air; William Malherbe, aux grâces irisées et fluides; Deluermoz, qui aborde courageusement un grand sujet, lourd pour ses épaules; Charnissou, plus accentué de ton; Jacques Simon, à l'art honnête et sain; Charlot, à l'art raisonnable de hausser sa scène de *Chasseurs en forêt* jusqu'à cet énorme format? J'en doute, et préfère, pour lui, un cadre plus menu, la grandeur résidant dans les proportions et non dans les dimensions. Gustalla, Besnus, Fernand Olivier, Berthoud, sont à voir. Et aussi l'*Aveugle* de Thomas Jean, plus que le *Tigre* de M. Baudot. Paul de Castro affirme un progrès sensible.

La sculpture se recommande ici de Cavaillon, de Poisson, rééditant sans littérature plus que les sujets de Théodore-Rivière; et surtout de Wiérick, un de ces jeunes, avec Doré, Abbal, Vigoureux, qui osent résister au formidable romanesque, romanesque, et cherchent, sous la direction de Despiau (et aussi de feu Lucien Schnegg) des plans d'une synthèse concis.

SALLE X. Rotonde. — Rivard

Deux mots, haïfs, du carton de Desmoulins, des bustes de Berthoud, affilié à la tradition impressionniste de Rosso; des *Rapaces* de Bigoli; de Grégoire, qui n'a pas tort d'apprécier Lebasque; de Fournier, Leheuter, Rivier, voire de Carlos Schwabe, bien que ce dessinateur ait le meilleur de son avenir derrière lui. Une vitrine de Rivard, parfaitement belle.

SALLE XI. — MM. Prinnet, Le Sidaner, Duham, Louis Picard; Mmes Béatrice How et Lisbeth Carrière; MM. Toussaint et Lamouredieu.

M. Le Sidaner poursuit depuis plusieurs années une évolution qui l'honore. Il rehausse d'accents plus sonores son impressionnisme évanescence, sa touche conquiert une large vigueur, sans qu'il ait rien sacrifié de ce charme auquel il a dû tant de succès.

M. Prinnet, sans emphase, sans effets, par l'unique prestige d'une technique savante au service d'un sentiment profond, se classe au premier rang, et demeure, chez les aînés, l'un des plus jeunes d'esprit. Son *Enlèvement d'un soldat* est une composition grave, que Legros eût aimée. Les sites et canaux du Nord ont toujours en Duham un analyste fervent et fidèle; Louis Picard séduit par ses apparitions vaporeuses, émergeant d'un halo de clartés lunaires et bleutées; mais prenons garde que Picard n'escarrote jamais, et que, sous ces vapeurs, se précèdent des modèles savants. Les gammes de gris et de blanc de miss Beaumont sont fort jolies; la *Cuisine* de Luigini bien appétissante; Monténard a de ses virulences et certaine *Ronde*, blonde et fine, est une note qui plaît; l'intimisme de Davidson est aimable; Lisbeth Delvolvy-Carrière ne cesse pas de faire fleurir ses croûtes dans la pénombre de l'atelier paternel. Le statuaire à louer ici est Raoul Lamouredieu.

SALLES XII et XIII. — MM. Aman-Jean, Raffaelli, Lucien Simon, Cottet, Eliot, Louis Legrand, Renouard, Frieske, Anquetin, Moreau-Nélaton; Mmes Stettler, Dambienberg et Magdeleine Dayot.

Raffaelli, telles les roses chantées par le poète, a une seconde floraison, sa seconde manière, moins âpre, mais dont la séduction attire et retient. La séduction, c'est encore la qualité foncière de M. Aman-Jean, le plus rare et calmé des harmonistes, qui sait doter ses thèmes décoratifs d'une capiteuse fantaisie. Nous avons revu avec joie son ample portrait de *Mgr Pénichard*. M. Lucien Simon a exposé une de ces *Parades foraines* où il excelle; sa science nerveuse y allie les brutalités à des délicatesses d'un faire raffiné. Le portrait d'une *Dame âgée*, du même artiste, est d'un technicien accompli, qui joue à merveille des noirs veloutés et moelleux. Anquetin, ce professeur convaincu; Mlle Esté et ses *Pins décoratifs*; M. Balot, disciple honorable de Gauguin; M. M. Lerolle, La Villéon, Girardot; Mmes Stettler et Dambienberg, ces deux saint-simoniennes; M. Dayot et son *Bouquet* ardent, vaudraient mieux qu'une mention, Maurice Eliot demeure le tendre coloriste que nous aimons.

Et Cottet, en attendant que la santé lui permette de reprendre ses pinceaux, fait ici, et plus loin, une sorte de rétrospective anthume. Voici son *Avila*, fauve et sévère, cernée de sa ceinture de granit; sa *Bretagne* nocturne et glauque.

À la salle suivante, une ample série de croquis de Paul Renouard, pittoresques, expressifs, vivants. Quelle leçon de journalisme que ces dessins de Renouard! Frieske s'attarde en un impressionnisme facile et désuet; mais il est parfois délicieux, notamment en une image où les taches de soleil dansent sur la gorge d'une jeune femme en bleu.

M. Louis Legrand campe un couple inquiet et malaisé; les carresses de son pinceau l'attirent l'incisive cruelle de son trait; M. Moreau-Nélaton narre avec piété son humble village. Et nous assistons à l'épanouissement du talent de Mme Jeanne Simon. On s'étonne que cette artiste rap-

pelle les primitifs coloniaux, et qu'elle apporte à traduire de grands sujets l'insistance méticuleuse d'un entouleur de missel. Mais la fraîcheur du coloris, l'ingéniosité des arrangements dans le balancement des arabesques, confèrent à Mme Simon une place à part, et bien à elle.

SALLE XIV ET DERNIÈRE. — MM. Besnard, Simon, Dauchez, Cottet, Alfred Smith, Bartholomée, Emile Robert.

C'est ici une sorte de « récapitulative ». Une composition magistrale, brochée par Besnard en 1914, quelques jours avant la guerre, emplit le fond de la galerie. On en admirera la haute tenue, l'ordonnance et la pensée. La *Messe* fameuse de M. Cottet fait valoir une gamme de pourpres vireux jouant avec des oranges sombres, d'un accord énergique; M. Dauchez résume la Bretagne en pages sévères d'une sécheresse voulue; M. Besnard nous mène aux plaines verdoyantes de son pays; il fait froid en cette toile hivernale. Alfred Smith affirme sa volonté de renouvellement et la robuste jeunesse de son tempérament de paysagiste; Lévy-Dhurmer, Hippolyte Bertheaux, Bouillard, Castelnau, Carpentier, Mlle Galtier-Boissière, font montre de mérites appréciables. M. Bartholomée est un irréprochable technicien. La vitrine d'Emile Robert démontre qu'un grand artisan se laisse régir par les lois de la matière. Le *Tigre* et le *Lévrier* d'Emile Robert, ferronnier français, sont de rigides chefs-d'œuvre.

POURTOURS

Glanons ici les envois fort distingués de Gaston de Villers, l'émouvant portrait de *Schmid*, dû à Mme Méla Muter; un fin paysage de Paul Mancau, une tête de Sabbagh; un verger de Carriot; une plage de Ladureau; et les toiles de Sureda, Valmyre, Gaston Schnegg, Moreau, Mlle Noufflard, Osbert, Giran Max, Mme Hill, Henry de Waroquier (bien mal placé) les objets d'art de Mmes Ory Robin, Berthe Cazin, Suzanne Lalique et Fernande Mailland.

SCULPTURE

Je me suis expliqué récemment, ici même, sur le péril de mort que fait courir à la sculpture contemporaine la pratique scolaire du modelage. Un tour dans l'immense vaisseau du rez-de-chaussée du Grand-Palais démontrera la vérité de cette constatation. Je déplore que le courageux exemple du jeune Abbal, apôtre déterminé de la taille directe, ne soit guère encore suivi. Mais patience. Et ne nous laissons pas de lutter contre les pratiques de la rue Bonaparte.

« Artistes français » et « Société nationale », ici comme au premier étage, se juxtaposent amicalement. L'ensemble de la « Nationale » a plus de tenue. Mais je dois dire qu'au moment où je collige ces feuilles cursives, Jean Boucher, Nicolaï, Fernand David, Nivet, Abbal, Costa, n'ont rien envoyé, et Henry Bouchard n'est représenté que par une maquette.

LA STATUAIRE DES « ARTISTES FRANÇAIS ». — MM. Carls, Boucher, Puech; Henry Bouchard, Gardet, Max Blondat, Harry-Perrault.

Que de profiteurs de la guerre! Fiévreusement, mille et un marbriers et plâtriers médiocres ont érigé des coqs gaulois, des aigles germaniques, des bustes photographiques de capitaines illustres, des mausolées, des énéolophes, des pièces montées et commémoratives, des Alsaciennes, des polius, des mères en deuil, des *Jeanne d'Arc*, des *Victoires de la Marne*, des *Verduns*, bâchés à la grosse, en série.

Que penser de M. Alfred Boucher (de l'Institut), qui retape en trois séances ses *Coureurs* trop notoires et les métamorphose pour la circonstance en Poilus casqués de traviote? De la *Jeanne d'Arc* posthume de Carls? Et de certain *Maréchal Joffre* équestre dont je ne sais et ne veux savoir l'auteur innocent?

Admirez sans moi la virtuosité italienne de M. Denys Puech, ce Flameng de l'ébauchoir, et le *Prisonnier de Guerre* de M. Hector Lemaire. Accordez un regard à M. Derré, Desruelles, Gasq, Hugues, Sicard, Ernest Dubois, à l'*Edith Cavell* d'Hippolyte Lemaire, au *Foch* de Firmin Michelot; aux pylônes de Max Blondat.

Réservons notre sympathie au sévère et probe Baffier; à Roger Bloche, qui sait — et pour cause — le geste du « Lanceur de grenades »; au charmant et pathétique *Hommage à Metz* de Paul Landowski; aux énéolophes de Séraphin, à l'*Aigle* de Perrault-Henry. On trouve, en cette œuvre, outre le travail sérieux de l'animalier, un lyrisme qui la magnifie.

À deux pas, un *Tigre abattant un aigle*, de M. Gardet, d'une justesse expressive et d'un éblouissement achevé.

LA STATUAIRE À LA « SOCIÉTÉ NATIONALE ». — MM. Desbois, Pierre Roche, Marcel Jacques, Béclou, Quillivic, de Monard, Aronson, Halon, Gaston Schnegg, Charles Samuel; Mme Céline Lepage; M. Le Bourgeois.

Nous avons déjà rencontré, placés dans les salles du haut, les ouvrages de MM. Despiau, Dejean, Bartholomée, Paulin, de Monard, Wiérick, Drivier, Lamouredieu, Doré et Vigoureux. Une partie de notre tâche est donc accomplie. Il nous restera à étudier l'élite la plus assemblée. Desbois expose une *Source* magnifique, qui longuement mûrie, le meilleur morceau peut-être qu'ait signé l'artiste. M. Marcel Jacques a réuni, autour de sa *Fontaine*, où il s'efforce de contribuer au renouveau du décor monumental des jardins, une vingtaine de portraits pensifs et scrutés. Le *Nu* de José Clara est volumineux, bien conçu en ses plans; Halon, Lamouredieu, Quillivic, solide tailleur de pierre; Escoula, qui tend à se dégarer de l'École; de Monard, auteur d'un *Centaur* ferme et libre (je déplore, en passant, que Jacques Froment-Meurice n'ait pu, lui aussi, montrer son *Centaur* d'une si belle venue); Fagel et son *Carpeaux*; Pierre Roche, dont on goûtera un portrait de Brindeau; et une ravissante tête de fillette rieuse; Gaston Schnegg et sa *Ronde d'enfants*; Cornu, Aronson, Charles Samuel, qui a traduit l'attirail et le visage de S. M. la reine des Belges; Béclou, prémonstré, enlevé, et qui donnait mieux que de l'espoir; Favre, auteur

